CORRESPONDANCE MÉDICALE

DE

PLUSIEURS INDIENS,

OU

PETITE EXCURSION DANS L'EMPIRE DE LA MÉDECINE, ET DES SCIENCES QUI Y ONT RAPPORT;

Publiée par TERRE-N..., *de l'Isère.*

Quod ad nos attinet, non eo nomine præsens argumentum conscripsimus, ut leges daremus hominibus quâ ratione se gerere debeant in legendis libris; sed duntaxat ut nonnullos animadverteremus errores, in quos frequenter incidunt.

(*BAGLIVI, Prax. Med., lib. I.*)

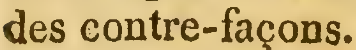
A PARIS,

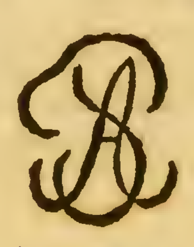
Chez ALLUT, Imp.-Libr., rue de la Harpe, n°. 93, en face le collége de Justice.

An XIV. — 1806.

On a déposé, conformément à la loi, deux exemplaires à la Bibliothèque Impériale.

Nota. Tous les exemplaires sans ces deux signatures seront regardés comme des contre-façons.







AVERTISSEMENT.

Une nation comptée jusqu'à ce jour parmi les barbares, commence à paraître sur l'horizon des sciences ; ses progrès sont peu sensibles, mais son temps est venu : elle ne fait que commencer, et le siècle futur fera disparaître chez elle ce qui reste encore d'inculte et de grossier.

Des Indiens occidentaux nés sur les rivages du lac Erié, sont envoyés par leurs concitoyens pour s'instruire en Europe dans les sciences naturelles ; mais comme les différentes branches de celles-ci ne présentent pas toutes autant d'intérêt à des hommes qui ne cherchent que l'utile, on ne sera point étonné s'ils sont attachés de préférence à la médecine.

Admis dans leur intimité, j'ai recueilli la plupart des lettres qu'ils s'é-

simple, à l'extérieur, n'annonce pas d'abord tout ce qu'elle est; son étendue et son immense population sont les seules choses qui frappent l'œil; mais plus on l'examine, moins on a le temps de réflechir; à mesure que l'esprit perçoit de nouveaux objets, il en fait découvrir une infinité d'autres que leur enchaînement décélait, et qui inspirent pour ces lieux tous les sentimens d'étonnement, de surprise, de respect et d'admiration.

Les Français me paraissent doux; vifs, polis, malins, mais bons; ils n'ont pas cette sévérité dans les mœurs et cette hauteur dans les procédés, qu'ont les Iroquois, mais ils sont, pour le moins, aussi braves et aussi fiers qu'eux. Je les connais fort peu encore, mais je les aime déjà. Gaîté, franchise, bravoure; partout, sous d'autres costumes et sous d'autres usages, je reconnais mes compatriotes, et si Badé, Corou, Iolla n'étaient pas

mes amis, j'oublierais peut-être Iroquasia.

Que cela ne t'alarme pas, ô ma Patrie! mes sens peuvent être enchantés, et dans leur ravissement, ils peuvent forcer ma plume à tracer ce qu'ils sentent, mais jamais ce que mon cœur désapprouve. Un instinct plus puissant m'entraîne toujours vers les bords du Sennecaas, et dans le bouleversement et le tumulte où je suis, je vis au milieu de Paris, sans cesser d'être au Canada.

Quelques jours de calme, et je m'habituerai à tout voir, à tout sentir sans émotion, l'ordre renaîtra dans mon esprit. Je m'empresserai à remplir le but que la société des Amis de la Nature s'est proposée par notre organe, et je lui ferai part de tout ce qui peut l'intéresser.

LETTRE II.e

Iolla à Chacas.

De Tuscaroras à Paris.

Tu parcours des pays étrangers, jeune et savant Chacas, et tu y recueilles de nouveaux trésors. L'immensité de tes connaissances ne t'empêche point d'en acquérir encore, et tu n'en connais l'utilité que par cela même que tu en as infiniment.

Tu étais le chef de notre société, l'oracle à qui nous avions recours dans les questions les plus difficiles, et ta censure modeste était un flambeau qui éclairait nos amis. Ceux-mêmes, que les années rendaient supérieurs à nous par une longue expérience, ne dédaignaient pas d'entendre tes décisions.

Tu nous manques, et l'émulation qui nous animait dans l'étude de la na-

ture, a fait place aux regrets que ton absence nous cause.

Iago est avec toi ; mais, simple et naïf, il ne saisit et ne décrit les choses que telles qu'il les voit et non pas telles qu'il faut les considérer ; et sous ce rapport, ses récits seraient peut-être inexacts, si tes soins ne les rectifiaient pas. Quoique Oura ait reçu l'ordre de se porter dans l'intérieur des provinces, la société n'a pas prétendu vous séparer pour cela ; elle exige que vous communiquiez avec elle conjointement. Ses attentions se portent sur tous trois, mais c'est toi particulièrement qui présides au voyage.

Dès que vous fûtes partis, la société des Amis de la Nature se réunit pour choisir le plus digne de te remplacer, et Badé fut élu. Comme il est sédentaire à Oningo, il aura soin des correspondances et des archives.

Quoiqu'une mer immense nous sé-

pare, nous pouvons nous communiquer presque avec autant de sûreté que s'il n'y avait qu'une journée du Canada à Paris. Des vaisseaux européens partent fréquemment pour se rendre à Philadelphie; de là les effets destinés pour les six Nations, sont transportés sur des voitures qui partent tous les jours pour Pittz-Bourg, où le principal commerce indien se fait. Quand la guerre nous ferme cette route, nous avons un débouché facile par l'Ohio et le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Ainsi rien ne peut t'empêcher de nous transmettre les sciences de l'ancien continent.

LETTRE III.

TOROU à IAGO.

D'Oningo à Paris.

Tu es le compagnon, l'ami, l'elève de Chacas; tu as été choisi parmi la

foule empressée de la jeunesse, pour l'accompagner et le seconder dans ses travaux et ses recherches. Je t'ai rivalisé dans son amitié, non moins que dans l'étude de la nature ; tu l'as emporté, et je n'en suis pas moins ton ami et le sien.

Heureux Iago, tu vois de nouvelles terres, de nouvelles nations, de nouveaux êtres ! Ton esprit absorbé dans les merveilles que tu admires, ne te laisse pas le temps de tourner les yeux sur un climat où tu n'as laissé que des regrets. Ce n'est point une promenade au saut du Niagara, ou à la rivière du Sennecaas, pour chercher des végétaux précieux à l'humanité : c'est un éloignement terrible de plusieurs années, qui fait entrevoir dans l'avenir toute l'incertitude du destin.

Quand la paix a permis à quelques-uns de nos amis de se porter au loin dans les contrées qu'habitent les Sioux et les Assempouels, la société alarmée

n'a vu qu'avec regret ses membres entreprendre un aussi dangereux voyage; mais aller en Europe! dans ces climats, d'où sortirent jadis les cruels dévastateurs de notre hémisphère! Prends garde, Iago, on dit bien que les lettres et les arts adoucissent les mœurs, mais elles ne les changent pas; les peuples chez qui tu vas t'instruire, peut-être moins sanguinaires aujourd'hui, n'en sont que plus dissimulés et par conséquent plus à craindre.

Mais quel est donc cette curiosité qui fait desirer tant de choses, qui, pour se satisfaire, crée des objets chimériques, quand la vérité lui manque? Combien je me tourmente l'esprit à pénétrer ce que tu vas nous apprendre! que de suppositions, que de bizarreries m'occupent en attendant tes lettres! Ce sont bien des hommes qui vivent dans les climats de l'Orient, mais il me semble qu'ils doivent être bien différens des Canadiens.

LETTRE IV.e

Iago à Badé.

De Paris à Oningo.

A mesure que je m'habitue au bruit et à la cohue de cette ville, je me hasarde davantage à sortir, pendant que de son côté Chacas s'informe des lieux d'instruction, des musées, des bibliothèques : je ne suis pas moins curieux de m'instruire que lui, mais je le suis d'une autre manière, et d'ailleurs je n'ai pas l'ambition de l'égaler.

Je portai hier mes pas sur un pont où il passe tant de monde et avec tant de rapidité, que la tête m'en tourne encore ; il est impossible de fixer la vue sur mille et un objets bigarrés, tant hommes que femmes, qui passent et repassent sans cesse. Mais ce qui me parut surtout digne

d'attention, fut la différence de taille, d'embonpoint et de coloris que présentait à mes yeux chaque individu, et l'on serait tenté d'abord de croire que cette ville est peuplée également par toutes les nations de la terre.

Il me semble encore être sur ce pont...... Je suis poussé de côté par un petit homme court, mais si gros et si rond qu'on serait fort embarrassé de savoir dans quel sens est son plus long diamètre ; il lui faut bien du large pour passer et cela ne l'embarrasse pas beaucoup ; il se fait toujours un chemin, en jetant à droite et à gauche ceux dont la pesanteur spécifique est moindre ; aussi marche-t-il en droite ligne.

Après lui je vois venir un autre homme plus grand, mais si mince, si fluet, si léger, qu'on ne le dirait pas de la même espèce ; son corps flotte au milieu de ses habits, et dans la foule il s'aplatit tellement, qu'on ne le sent pas passer.

Un autre présente un corps grand, droit, bien fait; vu par derrière il paraît le vrai type de l'espèce; mais dès qu'il se retourne on voit une figure si noire et des cheveux si crépus, qu'on doute si la tête et le corps appartiennent au même individu.

Tout-à-coup un être bizarrement contourné, que je n'appercevais pas dans la foule, me découvre une face humaine sur un squelette tortueux: c'est ce qu'on nomme un rachitique; il descend ordinairement d'une ancienne famille de Parisiens, dont le sang n'a pas éte renouvelé par le concours des provinciaux.

Les femmes présentent encore plus de différencesque leshommes, surtout par les diverses teintes vraies ou artificielles dont elles se décorent. Lesunes sont ou brunes, ou blondes, ou rousses, ou bien elles sont tout cela à-la-fois; il n'est pas rare de voir un teint brun et rouge avec de gros sourcils noirs,

surmontés d'une touffe de cheveux blond-clair ; d'autres fois, une figure blanche et maigre en sera dépourvue et ne présentera qu'une misérable calotte rasée ; enfin ce serait trop long de tout dire : on voit quelques femmes, en petit nombre, d'un coloris charmant ; on en voit davantage d'un blanc-pâle ; on en voit de roses, de jaunes, de bourgeonnées, d'édentées, de maigres, de grasses, de livides et de noires.

Mais ce qui est vraiment curieux pour un observateur, c'est de voir cette multitude de tics ou d'affections dont chacun est pourvu, sans que la santé en soit sensiblement altérée.

Dans un moment de silence ou de méditation, tout-à coup un homme, la bouche ouverte et les yeux gonflés, prendra une espèce de crise qui lui fait inspirer de l'air par convulsion ; ensuite il tousse par secousses si répétées et si fortes, qu'on dirai qu'il

cherche à s'arracher les viscères par la bouche, afin de les cracher.

Une autre affectera, en vous parlant, de vous souffler dessus un air si fétide, si empoisonné, qu'on est tenté de le prendre pour une voirie ambulante.

Il y en a dont l'aspect effraye : ils ont les yeux tellement tournés qu'ils semblent n'y pas voir en face d'eux; leur vue se croise pour regarder en même temps à droite et à gauche.

Enfin il en est, lorsqu'on leur parle, qui fixent tellement les yeux sur votre personne, qu'ils semblent ne pas perdre un seul mot de votre bouche, et cependant ils ne répondent jamais à vos questions, quoiqu'ils parlent toujours; j'étais tenté de les prendre pour des imbécilles, si l'on ne m'avait appris qu'ils étaient sourds; et plus je vais, plus je vois de ces gens qui parlent sans cesse et ne comprennent rien à ce qu'on leur dit. Je crois que ces

sourds-là composent bien les trois quarts de la population.

Cependant on en trouve de plus subtils qu'eux ; mais ils sont si délicats, si sensibles qu'on a toujours peur de les voir tomber en syncope. La moindre parole, le moindre geste, la moindre pierre qui heurte leurs pieds, les fait crisper, trépigner, frissonner ; on dirait qu'un tremblement universel va décomposer leur frêle machine.

Il y en a d'autres,... mais je ne finirais pas. Imagine-toi que personne n'est exempt d'être, plus ou moins, déformé ou défiguré; comme chacun s'habitue à ses défauts et à ceux d'autrui, il n'y a qu'un pauvre étranger comme moi, qui, venant ici pour voir de belles choses, est étonné de se trouver au milieu d'un peuple d'infirmes, d'estropiés et de convalescens.

Les gens bien faits étant si rares parmi eux, il est bien curieux lors-

qu'on en voit ; mais comme cela n'arrive pas souvent, on a pris le parti d'en figurer en marbre, qu'on place dans les lieux les plus apparens des jardins et des places publiques, afin que tout le monde les voie et ne perde pas l'idée d'une belle conformation.

Quoique je t'aie parlé de beaucoup d'infirmités ou de maladies, auxquelles on ne paraît pas faire attention, cependant je crois qu'on veut les guérir toutes, mais qu'on court toujours au plus pressé ; car des hommes bienfaisans et officieux font distribuer leurs adresses, par lesquelles ils disent avoir découvert une méthode sûre, pour guérir d'une certaine maladie en très-peu de temps. Cette maladie, la seule dont on parle sans qu'elle paraisse, et qu'on traite avec tant d'empressement, me fait présumer qu'avant de traiter les maladies particulières, on veut guérir les universelles.

LETTRE V.e

OURA à CHACAS.

De...., en Province, à Paris.

NOUS sommes envoyés par le conseil général des six Nations chez les peuples de l'Orient, pour y chercher des lumières et peut-être même des erreurs. Je te l'avouerai, Chacas, j'ai toujours conçu une répugnance invincible pour tout ce qui est étranger au climat où je suis né. Quoi ! nous avons vécu heureux et tranquilles depuis des milliers de siècles, sans le secours d'aucuns peuples ; le ciel nous a tout prodigué pour nous passer du reste de la terre, et nous courons en Europe ! Quelle étoile a donc lui sur nous ? Un siècle nous a tirés de la vie obscure et grossière où sont encore plongés les Sioux et les Padou-

cacas. Leur temps est marqué sans doute, les affections, les maladies qui nous accablent déjà, seront aussi leur partage, et alors ils viendront étudier chez nous : c'est une fatalité inévitable. Notre heure est venue, nous courons à la civilisation.

J'ai étudié l'histoire des peuples de l'ancien continent : on trouve dans leur origine les mêmes caractères de simplicité et de candeur rustique, qui cessent maintenant de décorer les Iroquois. Comme eux, ils ont abandonné les mœurs de leurs ancêtres pour s'instruire chez les peuples policés. C'est ainsi qu'on voit successivement dans le cours de plusieurs siècles, les égyptiens s'instruire chez les Indiens; ensuite les Egyptiens enseigner les Grecs et ceux-ci les Romains. Tous ces peuples sont retombés dans l'ignorance de leurs premiers âges. Les Français se sont formés d'après les Romains : on prétend que leur

siècle brillant est passé, et qu'insensiblement ils rentrent dans la barbarie, pendant qu'un peuple du Nord commence à naître dans les sciences et les arts : c'est peut-être la marche éternelle que doivent suivre toutes les nations, entraînées par une puissance inconnue.

Mais c'est envain que mon cœur parle encore et cherche à m'entraîner vers les paisibles rivages du Sennecaas, il faut obéir à l'impulsion générale de toute la nation, et acquérir des connaissances, puisque sa prospérité future en dépend. Adieu, Chacas.

LETTRE VI.

IAGO à BADÉ.

De Paris à Oningo.

Le temps est toujours sombre et pluvieux ; le froid, les brouillards rè-

gnent continuellement pendant neuf mois de l'année. Cependant les Parisiens trouvent leur ciel très-heureux et prennent pitié des Russes, parcequ'il gèle chez eux pendant tout ce temps.

Malgré la tristesse du climat, Paris est extrêmement peuplé; une maison renferme quelquefois, elle seule, plus de monde que la plupart de nos villes. Mais c'est bien pis dans ces maisons appelées hôpitaux; des milliers d'hommes et de femmes entassés, remplissent l'immensité de leurs salles; elles sont nombreuses et les hôpitaux eux-mêmes le sont encore davantage. Ce qui te doit donner une idée peu avantageuse de la santé des habitans, c'est qu'il n'y en a pas encore assez, à ce que l'on dit, et je le crois de même, surtout pour un genre de malades qu'on nomme fous, parcequ'ils ont perdu la raison, et comme on ne renferme que ceux qui ne sym-

pathisent pas avec tout le monde, c'est-à-dire les désespérés, on laisse circuler les autres sans danger, et ils sont très-nombreux ; au point qu'une personne qui ne serait pas prévenue, et qui arriverait pour la première fois à Paris, prendrait toute la ville pour un hôpital général.

Il y a des choses curieuses sur les usages, la manière de vivre, enfin, surtout, et vraiment si je ne te le racontais pas moi-même, tu serais dispensé d'y croire.

Les alimens sont très-délicats, très-variés, et ceux qui les préparent, sont en grande vénération ; leur art est précieux chez les Français, qui ne pourraient pas, ainsi que nous, se nourrir de sagamité.

Les boissons sont détestables ; ce qui m'étonne quand j'entends dire que les arts sont portés au plus haut point de perfection. Certes, celui de fabriquer le vin est très-imparfait, et on n'imite que grossièrement la li-

queur qui porte ce nom. Mais l'eau : on ne connaît pas sous ce titre, ce fluide transparent, clair, inodore, qui se filtre à travers les rochers, qui glisse sur le sable et le gravier ; mais bien un liquide blanc, épais, sédimenteux que l'on prend dans la Seine, fleuve qui reçoit tous les immondices de la ville, et où un porteur vient puiser à côté, souvent au-dessous de celui qui y fait ses ordures et quelque fois au même lieu, et emporte ainsi avec lui des déjections fraîchement dissoutes et destinées à passer de nouveau dans le corps de ses pratiques. C'est envain que l'art s'efforce d'ôter à ces eaux les ingrédiens étrangers qui les composent ; les fontaines filtrantes, dressées à cet effet dans la plupart des maisons, ne leur ôtent pas toutes les propriétés incorporées avec elles ; entr'autres, elles ont celle d'être purgatives, et leur effet se marque sur les nouveaux venus, qui n'ont pas l'habitude d'être purgés.

Quant aux heures de la journée où se font les repas, on ne peut guère en fixer ; le riche ne mange qu'une fois, rarement deux, mais toujours sur le soir ; sa table est ordinairement couverte d'un grand nombre de mets, afin qu'il puisse choisir, et rarement peut-on dire qu'il mange, parceque le plus souvent il est rassasié avant de les avoir tous goûtés. Le pauvre mange ce qu'il a et quand il peut.

Le riche se lève au milieu du jour, quelquefois à son déclin, et se couche le lendemain matin pour dormir le reste de la journée ; pendant que l'artisan, le fabricant, l'ouvrier se lèvent le matin pour se coucher le soir et dormir la nuit ; ce qui fait qu'on ne peut assigner précisément une heure où tout le monde est en repos ; parcequ'il en dort autant le jour que la nuit, et que les uns se lèvent quand les autres se couchent.

Les uns ne font rien, les autres tra-

vaillent, et ce sont ces derniers qui se portent le mieux. à l'exception cependant de la dernière classe, qui ne travaille que pour la subsistance du moment, et qui montre les effets du dépérissement produit par les besoins, le découragement et la misère; classe qui, dans son opposition avec celle des riches, montre que les deux excès de la misère et de l'opulence sont également nuisibles à la santé.

Quant au costume, on a guère le temps de dire ce qu'il est, parcequ'on n'a pas celui de l'examiner, à cause des changemens fréquens qui s'y opèrent; non que ces changemens tiennent aux variations de la température, ce qui ne serait pas étonnant dans un semblable climat, mais bien à une espèce de convenance momentanée dans la forme et la couleur de l'habillement, d'où dépendent l'éducation, le goût, le bon ton, sans lesquels une homme ne serait rien, quoi qu'il puisse être. Je parle pour les

gens qui sont à l'aise ; car pour les indigens, c'est comme partout, ils se costument comme ils peuvent et n'ont d'autre mode que celle qui est amenée par le froid et le mauvais temps.

Enfin je ne finirais pas : il y a mille choses singulières qui frappent d'abord, mais auxquelles on s'accoutume peu à peu.

Par exemple, il n'y a point d'endroit où les vivres soient plus abondans, où l'on fasse meilleure chère et où il y ait autant de gens qui meurent de faim.

En aucun lieu du monde on ne s'amuse autant, on n'est aussi gai, et point d'endroit cependant où il y ait autant de misantropes qui vivent seuls, de mélancoliques qui se noyent, qui s'empoisonnent, qui se brûlent la cervelle, malgré les efforts du gouvernement qui défend de se faire mourir. Mais qui fait vivre ceux qui n'ont rien ? Personne.

Il n'y a point de société humaine sur notre globe, où chaque individu s'occupe autant de la reproduction et où il naisse si peu d'enfans.

Il n'y a aucun pays dans le monde, où, sous l'air de la santé, on rencontre autant d'individus atteints d'une maladie appelée secrete, ce qui est sans doute une mauvaise dénomination, puisqu'aucune maladie n'est autant répandue.

Il n'existe pas de ville où il entre autant de monde et où il en sorte si peu, si ce n'est pour aller dans un lieu, dont on m'a parlé, et que je ne connais pas encore, appelé Clamart.

Point de famille sur terre où la mort fasse aussi peu de sensation. Un parent chéri meurt, on le pleure aujourd'hui par bienséance; demain on donne une fête pour se consoler, persuadé que le défunt seul a tort; aussi n'a-t on jamais de rancune contre le médecin; bien loin de là, il est quelquefois

à la tête de ces repas qu'on nomme *parties de consolation.*

Point de pharmacies aussi bien fournies, de pharmacopées aussi nombreuses, de médecins aussi habiles, et jamais on n'a autant vu de maladies aussi bizarres, aussi dégoûtantes, et des malades aussi hideux. Il semble que le ciel ait versé sur cette ville incompréhensible la coupe de tous les extrêmes, et que le vice, la douleur, la vertu, le plaisir, les talens, la volupté, le mal, le bien ont été jetés pêle-mêle, comme les hommes qui les ont en partage. Enfin, il faut que je m'accoutume à vivre avec tous ces hommes-là, quoique je n'en connaisse aucun, parceque je ne puis pas avoir affaire à d'autres. On ne peut pas mieux comparer la vie d'un étranger à Paris, qu'à celle d'un voyageur qui voit toujours de nouveaux pays, et qui ne peut communiquer qu'avec ceux qu'il trouve sur sa route.

Ces Européens, si ridicules, si bi-

zarres dans leurs mœurs et leurs usages, offrent quelquefois des éclairs du plus sublime génie, à travers les nuages épais dont ils enveloppent leurs sciences par leurs raisonnemens.

Ainsi, ils prouvent que les étoiles sont des soleils, que la terre tourne et qu'il y a des millions d'autres globes, comme la terre qui tournent aussi ; cela est étonnant, et cependant c'est la partie de leur physique la plus claire : je le crois. Il y en a qui ajoutent même que la lune est habitée, et je ne le crois point : on peut voir la lune et calculer sa distance de la terre, ce qui sans doute est miraculeux ; mais on ne peut pas voir les habitans, ni dire seulement s'il y en a. Tous ces savans d'Europe ont tellement l'habitude de porter les sciences au-delà de leurs limites, comme ils le disent eux-mêmes, qu'alors ils cessent d'y voir clair, finissent par radoter, et leurs sciences, avec eux, retom-

bent dans l'enfance. Ils ont la prétention d'être plus éclairés que leurs prédécesseurs, qu'ils nomment anciens; cependant ils ne font jamais autrement qu'eux, en mêlant des fables aux vérités qu'ils découvrent, et dont sans doute on se moquera dans deux mille ans.

Ils s'en rapportent volontiers, et même avec une espèce de certitude, aux témoignages de leur esprit et de leur imagination; et ce qui paraît singulier, ils se méfient tellement de leurs sens, que pour savoir s'il fait beau ou mauvais temps, s'il fait chaud ou froid, ils ont des machines appelées baromètres et thermomètres, qui les instruisent parfaitement de tout cela, et qu'ils n'oseraient pas contredire, quand même leurs corps éprouveraient les extrêmes opposés. Tu peux penser combien il faut de temps pour se mettre au fait de tous ces usages, afin de n'être pas tourné en ridicule;

aussi je n'ose presque pas parler, et quand je sors, j'ai toujours peur de ne pas marcher suivant les procédés reçus, supposé qu'il y en ait, car je ne puis encore tout savoir. Ah, que de gaucheries je dois faire! Hier, je tombai dans la rue, cela ne te surprendrait pas si tu savais combien les chemins sont glissans. Eh bien! tout le monde m'entoura, et comme je me relevai promptement, nombre de figures pâles et livides, se mirent à rire d'une manière qui m'a plus effrayé que ma chute et qui me revient sans cesse à l'esprit; j'ai toujours devant moi ces têtes terreuses et plombées, montrant les dents avec un accent plus sinistre qu agréable. Non, je ne conçois pas comment ces têtes de mort peuvent rire!

LETTRE VII.

Badé à Chacas.

D'Oningo à Paris.

Qu'est-ce que l'homme? le sais-tu, Chacas? sais-tu ce que c'est que cet être qui pense, qui parle, qui agit, qui est composé, comme les autres animaux, d'os, de chair et de sang. Connais-tu la nature de ce Chacas à qui Badé écrit, sans le connaître mieux qu'il ne se connaît lui-même?

Comme secrétaire de la société, j'assiste régulièrement aux conférences de nos amis, dont le but est toujours la connaissance de l'homme; de mon côté, je fouille sans cesse dans la petite bibliothèque commise à mes soins. Je lis, j'examine, je compare, et je vois que dans le monde il existe un grand nombre de savans adonnés à l'étude

des hommes, et il me semble qu'ils se caractérisent ainsi :

Les métaphysiciens, qui en font des dieux,

Les moralistes, espèce de misantropes, qui ne craignent pas de les mettre au-dessous du porc et du dindon,

Les naturalistes, qui d'après la conformité des dents et des mains, les placent à côté des singes,

Les médecins, qui en font ordinairement des instrumens de physique et de chimie;

Enfin un nombre infini de personnes sans savoir et sans titre, les regardent comme des êtres dégénérés qui, il y a six mille ans, vivaient sans peine huit ou neuf siècles; qui maintenant ne vivent que soixante-dix ans, et qui finiront dans la suite par ne vivre que six mois et même moins, parceque cette diminution de longévité est graduelle.

Ecris-moi donc ce que tu penses à ce sujet, et si tu ne m'apprends rien de

nouveau, du moins j'aurai la consolation de marcher dans l'obscurité avec mon ami le plus sincère, seule ressource des aveugles parmi les clairvoyans. J'espère beaucoup de ton esprit simple et droit et de l'étendue de tes connaissances qui te font voir les choses telles qu'elles sont, et qui ne t'obligent pas, comme les philosophes des climats que tu habites, à suivre les opinions d'autrui sans savoir si elles sont justes.

LETTRE VIII.

CHACAS à BADÉ.

De Paris à Ouingo.

QUE te dire sur l'homme, Badé? cherche toi-même ce qu'il peut être; vois, étudie ceux qui t'environnent, étudie-toi toi-même; . . . . mais non. Renonce au moindre examen de ta

personne, tu n'es plus un modèle d'homme, ton étude t'induirait en erreur ; tu as changé de visage, de caractère, de besoin même, parceque tu as cessé d'être homme, en voulant savoir ce que c'était que de l'être; tu es sorti de la sphère étroite, mais heureuse, où la main créatrice t'avait jeté, pour n'y rentrer jamais. Celui qui le premier cherche à développer la nature de son être est un fou qui s'ennuye du vrai bonheur pour en chercher un imaginaire.

Quel homme, enfant de la nature, a jamais été tourmenté du besoin de savoir, de connoître ce qu'il est, et ce que sont toutes les choses qui tombent sous ses sens; borné à une existence simple, la faim, la soif, le repos sont tous ses besoins et font tout son bonheur quand il peut les satisfaire; il ne sent, il ne desire rien de plus, il jouit parfaitement de son existence.

Mais nous qu'une inquiétude conti-

nuelle agite et tourmente sans cesse, qui forçons notre imagination à nous créer des besoins, et qui mourons mille fois de chagrin, de travail, de remords, de rage même pour les satisfaire, sans aucun espoir de relâche pour l'avenir, est-ce-là l'homme? l'intention de l'Être créateur et souverainement bon est-elle parfaitement remplie, si elle a pour but le bonheur de tous les êtres? Mais je m'abuse: l'Éternel a donné à tout ce qui respire différens genres de bonheur suivant leur manière de le sentir; philosophes, philosophes, et cent fois philosophes! laissez-nous jouir de celui qui nous est propre dans nos huttes, nos cavernes ou sur nos hamacs, suivant que nous sommes Iroquois, Lapons ou nègres, et ne venez pas nous prouver qu'il vaut mieux habiter des villes, et nous soumettre à des lois faites pour vous seuls, qui êtes fous, et qui avez besoin d'être retenus; laissez-nous vivre heureux, car nous

le sommes puisque nous n'imaginons pas qu'on puisse vivre autrement.

J'habite la ville des sciences, et si quelques lumières te manquaient sur la constitution physique de l'homme, je pourrais t'en faire part, autant qu'il serait en moi, et qu'il y aurait quelque chose de nouveau pour ton esprit avide de savoir. Ceux qui n'étudient que ses moeurs, trouvent plus facilement des sujets d'instruction parmi ces Européens qui présentent autant de caractères différens que d'individus, et dont l'opposition fait ressortir des nuances auparavant imperceptibles à l'observateur. C'est dans l'histoire des erreurs de l'homme qu'il faut puiser, pour apprendre à connaître son caractère moral; et je ne pourrais être mieux placé pour m'instruire, si cela remplissait mon but.

L'examen des corps ou des apparences extérieures ne présente aucune ressource, et tu sais combien de fois,

lorsque j'habitais les rivages du lac Erié, j'ai bravé le cri aveugle de la superstition pour m'enfermer dans le silence de l'étude, afin d'examiner, un fer tranchant à la main, les formes que la matière a prises pour le constituer : envain j'ai souvent consulté ici les scrutateurs exacts des parties qui le composent pour connaître les ressorts de son intelligence et de ses passions. Ces formes, ces parties toujours semblables entr'elles chez différens individus, ont même un degré de rapport qui les confond avec les êtres des espèces différentes : l'homme des bois, que l'homme des villes n'a pas voulu reconnaître pour son semblable, lui ressemble tellement que le grand Buffon était étonné, que d'une conformation qui est absolument la même, il n'en résulte pas les mêmes effets : l'orang outang a le cerveau, la langue, le larynx parfaitement semblables à l'homme, disait-il, et cependant il

ne parle pas; c'eût bien été le cas de demander à ce grand homme, pourquoi tous les hommes qui lui ressemblent bien davantage, n'ont pas son génie et son éloquence, et pourquoi on rencontre si souvent parmi nous des idiots qui ne pensent pas, si fort au-dessous de ces animaux, à qui il ne manque que la parole.

Cette intelligence, cet esprit dont nous nous orgueillissons, ne nous p-partient donc point en propre, puisque tous les êtres de même organisation que nous n'en sont pas doués au même degré; c'est donc un état permanent de délire, car si la pensée et le raisonnement sont essentiels à la nature de l'homm , pourquoi tant d'individus en ont ils privés ou n'en manifestent-ils pas davantage que le moindre des animaux et pourquoi une constitution, forte et robuste, accompagne t-el le plus souvent l'être le plus dénué d'idées et le moins susceptible de sen-

sations ? l'homme n'est donc pas fait pour penser, et la pensée est donc une maladie? Eh bien oui, Badé, cela en est une, où tout nous frappe, tout nous saisit, et où la multiplicité des objets augmente le délire. Je suis malade, crois que tu l'es aussi. Avant que la fièvre qui me dévore ait achevé de me consumer, je vais t'expliquer, sinon ce qu'est l'homme, au moins les causes qui l'ont fait changer.

L'homme, tel que la nature l'a créé, n'est point sujet aux maladies ; un instinct conservateur le porte à suivre tout doucement les penchans qu'elle lui inspire, et jamais des goûts bizarres ne viennent troubler l'ordre de sa constitution. Il n'a commencé à éprouver des désordres au dedans de lui, que, lorsqu'obligé de vivre dans une société trop augmentée par la population, la terre inculte n'a pu produire assez de fruits pour satisfaire les besoins de tous, et dès lors il a été obligé

d'augmenter sa fécondité par la culture. Des maladies légères et uniformes ont d'abord dû être le partage de ceux qui les premiers ont arrosé la terre de leur sueur et ont senti le besoin d'un repos, jadis peu nécessaire. Ces premiers changemens dans les habitudes de la vie, ont enfanté le germe de toutes les maladies, qu'ont développé successivement l'intempérance, le luxe et toutes les passions de l'ame, en suivant les progrès de la civilisation.

C'est donc dans la civilisation que se trouve l'innombrable série de nos affections; oui, mon ami, et je te le jure, l'homme, qui voulut prouver à ses semblables qu'ils n'étaient point créés pour vivre réunis et sédentaires, pouvait se dispenser de leur donner d'autres raisons, en leur montrant l'énorme liste des maux qui les assiégent.

L'homme errant et vagabond ne connaît ni la goutte, ni la pierre,

ni la manie, parceque ses besoins et sa sûreté exigent une activité continuelle, chose si nécessaire pour entretenir l'équilibre dans les fonctions de la vie et pour empêcher les désordres de l'entendement.

Les peuples qui se sont civilisés n'ont jamais conservé la splendeur et l'éclat acquis par tant d'études et de travaux, ils sont toujours retombés dans la barbarie, comme l'état qui leur est naturel, et c'est alors qu'ils ont réparé l'abâtardissement et la dégénération physique dans les siècles dits de lumière. Les forces de la vie, dirigées vers l'intelligence dans l'état de civilisation, tournent au profit du corps quand les peuple reviennent à l'état primitif, et cette alternative de force et de faiblesse dans le physique et dans le moral, qui dépend absolument de leur manière de vivre, explique comment l'espèce humaine ne peut degénérer qu'en ap-

parence ; la même quantité de vie se retrouve toujours en totalité dans l'espèce, quoiqu'elle puisse beaucoup s'altérer dans les individus.

LETTRE IX.

CHACAS au même.

De Paris à Oningo.

L'ESPÈCE n'a pu dégénérer qu'individuellement et jamais en totalité, autrement, dès long-temps elle serait anéantie ; et si elle doit l'être un jour, ce ne sera point par dégradation, mais bien plutôt par quelqu'un de ces bouleversemens terribles qui ont si souvent changé la face de la terre. Que ne peut-on pas craindre du choc de quelques corps célestes, comètes ou globes de feu, d'une inondation, ou d'un embrasement universel, ou, enfin, de tel autre évenement que

l'on a peine à concevoir par l'imagination et qu'on est bien éloigné de croire possible ? parce que ces mêmes événemens, s'ils ont eu lieu, ont enfoui tout ensemble et les hommes qui en ont été les victimes, et les monumens qui auraient pu l'attester aux siècles futurs.

N'est-ce pas à un semblable malheur qu'on doit attribuer la rencontre des os fossiles ensevelis, depuis des milliers de siècles, vers les régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie, à plusieurs toises de profondeur ? Ces os, dont les analogues ont été reconnus parmi les animaux qui n'habitent que la zone torride, ont-ils été transportés par quelque éboulement, ou ont-ils appartenu à des êtres habitans de ces mêmes contrées ? La terre alors tournant d'Orient en Occident avait des mouvemens opposés à ceux d'aujourd'hui, le jour commençait là où il finit ; les pôles placés où est l'équa-

teur, présentaient une zone brûlée par le soleil et habitée par les animaux du centre de l'Afrique.

Enfin, quoi qu'il en ait dû être, une si affreuse catastrophe est trop effrayante pour oser en calculer la possibilité de nos jours; on a horreur d'un massacre d'hommes qui se fait dans un coin de la terre par quelque révolution politique, et on y croit, parceque cela arrive fréquemment, et que ceux qui ont eu le bonheur d'y échapper sont de trop fidèles témoins de ces calamités, pour en laisser perdre le souvenir. Mais que la terre entière se bouleverse, s'abyme sur elle-même, c'est un désastre qui ne donne ni le temps de le considérer, ni le pouvoir de s'y soustraire.

Voilà pourquoi nous n'avons aucun indice certain des premiers habitans de la terre, à moins qu'on ne veuille regarder comme tels les animaux dont on retrouve les os dans l'état fossile;

car on n'en trouve point qui aient appartenu aux hommes. C'est donc une espèce nouvelle ? plusieurs naturalistes le prétendent, et peut-être sont-ils fondés à le croire, puisqu'on ne peut leur prouver qu'elle soit ancienne, tandis qu'on a des preuves de l'antiquité du bœuf et de l'éléphant qui vivent encore.

On a présumé que la terre était couverte d'un très-grand nombre d'animaux depuis des milliers de siècles, quand, pour la première fois l'homme vint la peupler ; ce fut alors l'époque où la diminution progressive des animaux commença, à mesure qu'il étendit son empire sur les différentes régions ; les individus et bientôt les espèces entières disparurent, et ne laissèrent à notre curiosité que quelques pétrifications éparses dans le sein de la terre et quelques noms vagues dans les écrits anciens.

Le rhinocéros de Sumatra ne se

trouve plus. Le mammouth et l'animal de l'Ohio ne se retrouvent que fossiles; on en peut dire autant du crocodile fossile de Maëstricht et des prétendus ours fossiles d'Auspach. Un célèbre naturaliste de nos jours a reconnu le squelette pétrifié d'un animal qui n'a aucun rapport avec ceux que nous connaissons, parmi les pierres à plâtre tirées de Montmartre. Connaît-on bien le murex, dont les anciens nous ont parlé ? A-t-on une idée du griffon et l'ixion, qu'il était défendu aux Juifs de manger ? Quel est cet animal de douze pieds de long, sans dents incisives, à doigts armés de griffes, dont on a depuis peu découvert le squelette au Paraguay ? Que deviendront les espèces encore vivantes, et qui d'un siècle à l'autre se font plus rares, comme la brebis, par exemple, qui ne se trouve plus dans les déserts, et qui serait anéantie si l'homme ne se l'était appropriée ? Le lion, si commun

du temps des Romains, si rare aujourd'hui ?

Toutes les classes d'animaux s'approchent de leur fin, à mesure que l'homme multiplie davantage ; les moins nombreuses ont d'abord disparu lorsqu'il s'est emparé de leurs climats, les autres disparaîtront successivement, et après des générations sans nombre, peut-être restera-t-il seul sur terre. Si cette assertion passe pour une vérité, il y a fort loin de croire à la dégénérescence de notre espèce.

Nous avons dit que l'homme est un être de nouvelle création ; on en peut dire autant de quelques espèces d'animaux, de la giraffe, par exemple, dont l'énorme grandeur surpasse celle de tous les êtres qui respirent. Eh bien ! d'où est-elle sortie ? c'est une question que l'on se fait sans oser y répondre. L'opinion de la génération spontanée, opinion extravagante, n'entre plus dans les systèmes modernes, et par-

conséquent il ne nous reste pas seulement le champ libre des conjectures.

Mais revenons à l'homme ; si les changemens que la terre éprouve par les bouleversemens particuliers, ne peuvent pas détruire l'espèce entière, on en peut dire autant des révolutions politiques. Si l'on en croit les historiens, l'Europe, l'Asie mineure, l'Egypte sont beaucoup moins peuplées qu'elles ne l'étaient autrefois. Sans m'arrêter à leurs récits souvent fabuleux, je conviendrai que le nouveau continent est désert en comparaison de ce qu'il était avant sa découverte. Cette dévastation est surtout attribuée à la cruauté et à l'ambition des Espagnols; mais qu'elle devienne complète, c'est ce qu'on ne verra jamais ; car si quatre hommes en tuent quatre autres, les premiers rempliront toujours le nombre de huit par la reproduction, et après quelques générations la perte sera insensible. Un parti ennemi peut bien ravager un parti plus faible ; on

a vu les Anglais tellement acharnés après les loups, les détruire entièrement dans leur île; mais pour cela l'espèce louve n'est pas détruite, on en trouvera toujours chez les autres nations plus tolérantes.

Il est encore moins probable que notre espèce s'anéantisse insensiblement par la faiblesse de sa constitution. Notre corps est tellement soumis à l'influence de ce qui l'environne, que s'il avait dégénéré de son organisation primitive, il serait accablé par les efforts des agens extérieurs. Si cela n'était pas ainsi, il faudrait rendre la dégénérescence universelle, et l'étendre à tout ce qui existe; autrement, l'air que nous respirons sans peine, accommodé à la faiblesse de notre poitrine, n'aurait pas eu assez de densité et de pression pour les poumons des Thésées et des Hercules, les fruits eussent été pour eux d'une trop facile digestion. Et, je le dis avec assurance, nous qui habitons

habitons des villes, qui marchons rarement, qui respirons un air mal-sain, qui sommes sujets à toutes les maladies, parceque notre délicatesse a rompu l'équilibre entre nous et les *circumfusa*; nous seuls, dis-je, avons vraiment dégénéré. L'homme de ce siècle, qui jouit d'une santé constante et uniforme, est tel qu'il doit être, et qu'ont été les hommes des premiers âges.

Comment peut-on concevoir que les Nègres du centre de l'Afrique, les Sauvages du Canada se soient énervés sans avoir changé de manière de vivre depuis nombre de siècles? Peut-on regarder le robuste habitant des Cévennes ou des Pyrénées comme dégénéré de ses ancêtres, et peut-il être comparé au faible Parisien, dernier et impuissant rejeton d'une famille de scrophuleux et de rachitiques?

Jusqu'ici, Badé, je n'ai fait que te donner des raisons vagues, qui se sen-

tent des personnes que je fréquente habituellement, crois ce que tu voudras, mais voici le corollaire qu'il faut en tirer : on ne peut fixer une époque où l'espèce humaine ait commencé d'être, tout comme on ne peut prevoir quand et comment elle finira, supposé qu'elle dòive finir et qu'elle ait commencé.

LETTRE X.

OURA à BADÉ.

De ......, en France, à Paris.

Les hommes blancs représentent le diable en noir, et les nègres le peignent en blanc; quelques peuples se noircissent les dents afin de les avoir plus belles, d'autres les blanchissent pour le même but. Les Canadiens dessinent sur leurs corps mille figures; les Européens effacent les moindres

taches qui ternissent leur peau ; chacun croit être le premier peuple de l'univers et s'arroge le droit d'assigner à l'homme ses attributs. Pauvre espèce humaine, combien elle est digne de pitié, tant la partie civilisée que la partie brute !

Si je te parle ainsi, c'est que je suis fâché d'avoir lu dans un livre, dont on m'a fait les plus grands éloges, les caractères donnés à l'homme. Après les caractères physiques pris de sa structure et les seuls qui peuvent lui convenir, on ajoute celui-ci : culture des sciences, invention des arts. Je te demande, Badé, si les habitans de la Nouvelle - Hollande sont plus savans que les troglodites et plus inventifs que les castors ? Ceux-ci bâtissent une demeure fixe et commode pour eux et leur progéniture, et plusieurs nations d'hommes n'ont pour toit que le firmament. Où sont ces hommes qui ont inventé les arts ? Mais je pense à ce que

Chacas me rappelle si souvent : pour écrire l'histoire de l'espèce humaine, il faut être philosophe, ce qui veut dire une homme de toutes les nations.

Il est certain qu'un Hottentot, qui n'aurait jamais vu que des Hottentots, et qui étudierait l'histoire naturelle, pourrait bien donner, pour caractère de son espèce, un tablier de peau à l'individu femelle, mais il ne lui donnerait jamais pour la distinguer l'art de pendre des morceaux d'os aux narines, parcequ'il lui est libre d'en mettre ou de n'en pas mettre, et il verrait bien que ce qui dépend de la mode n'est pas assez constant pour fournir un caractère ; autrement, il n'aurait pas le sens commun, car tout le monde doit en avoir, et quoique personne n'y soit forcé, il en faut néanmoins à ceux qui font profession d'en avoir plus que les autres.

Les mêmes naturalistes seraient en droit de donner à cette variété de

chien, qui est quelquefois employé dans les cuisines, ce caractère : art de tourner la broche, ce qui le distinguerait bien des autres chiens qui n'ont pas le même talent, mais ce qui serait inutile pour le séparer du loup et du renard.

Il me semble qu'en fait d'histoire naturelle, on ne doit étudier les objets que dans leurs rapports physiques, tels que la nature les présente. C'est sortir du sujet que de faire entrer dans les descriptions ce qui appartient aux mœurs, aux usages, enfin à tout ce qui dépend de l'intelligence particulière de chaque individu, ce qui constitue la métaphysique des animaux.

Cependant, sans servir de caractère spécifique, les mœurs des différens animaux doivent faire le complément de leur histoire particulière, chaque fois que ces mœurs sont constantes et qu'elles sont liées à la cons-

titution de l'individu. Par exemple, la marmotte creuse un trou perpendiculaire dans la terre pour y passer six mois d'hiver ; elle n'en sort au printemps que lorsque la chaleur renaissante et son état de maigreur lui en font sentir la nécessité ; cela est constant et périodique, et cependant tout le monde, sans être naturaliste, peut bien se former l'idée d'une marmotte, sans penser au trou qu'elle se creuse pour l'hiver ; quoiqu'il soit bon de remarquer que cette demeure souterraine lui est plus nécessaire, que ne le sont à l'homme les sciences et les arts.

LETTRE XI.

Chacas à Badé.

De Paris à Oningo.

Il n'est pas facile à un homme qui veut s'instruire par lui-même de dis-

tinguer la ligne de démarcation qui le sépare absolument des animaux, et s'il prend pour guide l'anatomie comparée, il faut qu'il croie parfaitement tout ce qu'elle avance; c'est une science impérieuse qui commande à l'œil et au doigt et qui souffre peu d'objections; il est à craindre qu'elle n'ait porté trop loin ses prétentions en décidant aussi vîte, et cela lui aura été commun avec la chimie et toutes les sciences renouvelées depuis peu; elles s'emparent de tout ce qui est relatif à nos connaissances, et décident ensuite trop arbitrairement.

Que l'on considère un moment ce que c'est que cet animal appelé homme des bois, orang-outang, barris, troglodite, lucifer, satyre, pygmée, suivant les différens auteurs qui l'ont étudié, et qu'on le compare sans prévention avec l'homme des différens climats, on aura bien de la peine à l'en distinguer.

Les orang-outangs deviennent presque aussi grands que l'homme ; ils lui ressemblent par leur forme extérieure et encore plus par leur organisation intérieure. Leur langage consiste plutôt dans des accens particuliers qui ressemblent à ceux des habitans des terres australes. Tant qu'ils sont libres, ils vivent de fruits, de racines, ne mangent point de chair, parcourent les bois, dorment sur les arbres ; mais le plus souvent ils se construisent de petites cabanes pour se mettre à l'abri de la pluie et du soleil; ils sont robustes, agiles, courageux ; dans les périls ils se réunissent et forment une petite république pour combattre ou chasser un ennemi commun ; ils s'arment de bâtons et marchent en bataille. Quand la disette se fait sentir pendant leurs rassemblemens dans les bois, ils s'approchent des fleuves, des étangs et se nourrissent de crabes, d'huîtres. Le besoin excite leur industrie et ils devien-

nent capables de choses surprenantes. L'amour n'a pas chez eux l'empreinte de la brutalité ; ils se passionnent pour les femmes, et sans égard aux différences supposées de l'espèce, ils ont pour elles tous les petits soins et les attentions de la galanterie. Lorsqu'on leur ôte la liberté, ils deviennent tristes, mélancoliques, s'attachent à leur maître, le servent avec fidélité et intelligence, et deviennent même susceptibles d'une certaine politesse : le mâle vit dans la plus grande intelligence avec la femelle, qui de son côté présente le tableau d'une grande modestie. Enfin, partout on voit l'homme, et cependant rien de particulier aux grossiers quadrupèdes.

Que l'on fasse attention à ses caractères physiques, on sera encore mieux tenté de le prendre pour un homme il n'a pas, comme les autres singes, des poches au-dedans des joues; il a toutes les espèces de dents sem-

blables à celles de l'homme; il a des poils qui descendent sur les côtés de sa face comme des ch. veux; son visage est nu, ainsi que sa poitrine, son ventre, ses pieds, ses mains; sa hauteur va jusqu'à cinq pieds et demi et il marche droit sur ses jambes.

Les naturalistes lui ont trouvé le nez trop plat; cependant les Lapons, sont très-camus et les Calmouts n'ont, pour ainsi dire, point de nez; le front trop bas, on pourroit faire le même reproche aux Chinois; les oreilles un peu trop grandes, les Siamois les ont si longues qu'elles pendent sur leurs épaules; les yeux trop près l'un de l'autre, les Calmouts les ont si éloignés qu'on y trouve l'espace de six travers de doigt; enfin les cuisses trop courtes, les bras trop longs, le pouce trop petit, la main trop longue et le pied ressemblant à la main; les vertèbres du cou trop courtes, les os du bassin trop serrés, les hanches

trop plates, les orbites trop enfoncées, etc.

Mais si on oppose des tailles et des figures lapones et calmouques, on sera encore bien embarrassé de décider; et si on y joint le tableau moral des habitans de la Nouvelle-Hollande, si l'on fait voir ces êtres vivans, tout nus, en troupes, hommes et femmes pêle-mêle, sans autre habitation ni lit que la terre, n'ayant quelquefois pour tout vêtement qu'un morceau d'écorce d'arbre pendu à la ceinture, vivant de petits poissons et d'huîtres, présentant partout la plus grossière ignorance, on ne balancera plus à mettre les orang-outangs au rang des hommes, ou bien à mettre les hommes au rang des singes.

LETTRE XII.

Iago à Torou.

De Paris à Oningo.

L'étude des langues fait ici la base de l'éducation, surtout lorsqu'on se destine aux sciences; langues anciennes, langues modernes, il faut les connaître pour lire les meilleurs auteurs qui ont écrit dans les diverses parties des connaissances humaines. Elles sont nombreuses, et c'est ce qui t'étonnes peut-être, car tu ne connais que celle de ta mère, et tu n'as qu'une légère idée de l'algonquine et de la caraïbe; tu ne t'imagines pas qu'il y en ait encore beaucoup d'autres. Eh bien! tu te trompes, il en est un nombre infini; chaque peuple, chaque ville, et quelquefois chaque individu, ont aussi la leur; mais il en est une

que personne ne parle correctement ; que tout le monde apprend et qu'on ne sait jamais bien, c'est le latin : on était d'abord convenu de ne s'en servir que pour l'intelligence des auteurs anciens, mais depuis peu on en fait la langue propre de l'art de guérir ; on n'a pas voulu qu'un art si précieux à l'humanité fût à la portée de tous les hommes, et cela me rappelle les prêtres égyptiens et les boyés du Canada, qui avaient une langue sacrée pour eux et inintelligible aux profanes. Mais dans un siècle éclairé comme le notre, où il faut que tout prenne l'air de la vérité et de la modestie, il me semble que c'est la plus forte satyre qu'on puisse faire contre la médecine, que d'employer cette langue dans les actes publics du candidat. Cependant il se trouve beaucoup de gens qui, de bonne foi, ne le sentent pas et croient au contraire que c'est une distinction honorable que de parler comme les autres ne

parlent pas. Quelques personnes judicieuses, qui savaient bien que dans beaucoup d'occasions on ne s'entend pas déjà trop, disaient que ceux qui avaient proposé de parler en latin n'étaient pas médecins; pendant qu'un autre, qui avait l'air de se mocquer, soutenait que c'était de vrais médecins : mais je n'en crois rien; quoique dans le fond cela serait bien possible, car dans tous les états il y a de mauvais plaisans.

Cette langue paraît fort barbare au commencement lorsqu'on l'étudie; cependant on s'y habitue peu à peu en l'adoucissant avec la langue vulgaire, ou, comme on le dit ici, en la francisant, afin d'abréger les difficultés; et par ce mélange, elle devient si facile qu'il est presqu'indifférent de parler l'une ou l'autre, pourvu toutefois qu'on ait égard aux circonstances qui nécessitent l'une des deux.

Mais tout cela n'est rien en compa-

raison d'une autre langue, encore plus ancienne et mille fois plus barbare à l'œil et à l'oreille : c'est le grec ; il n'y a ordinairement que les savans qui la comprennent un peu, seulement pour servir de ligne de démarcation entre eux et les gens du monde, parceque ceux-ci ont la manie de vouloir parler de tout et de pousser à bout les savans ; aussi ces derniers prennent bien leur revanche quand ils peuvent se réfugier dans le grec. C'est pour eux une espèce de retranchement d'où ils foudroient leurs adversaires.

C'est surtout dans la médecine où l'on trouve cette langue, accommodée cependant à la prononciation française ; mots nouveaux, anciens, étymologies, significations, tout est grec. On dirait que les compatriotes d'Homère et d'Hippocrate ont inondé, comme des Tartares, l'Occident de l'Europe et qu'ils s'y sont naturalisés sans perdre leur idiôme maternel.

LETTRE XIII.

Chacas à Badé.

De Paris à Oningo.

On convient généralement que les anciens ignoraient l'anatomie ; on a tort sans doute, car il est prouvé qu'ils la connaissaient. Mais comme on ne la faisait entrer dans l'art de guérir que par curiosité, les modernes l'ont regardée comme une science nouvelle inventée par Eustache, Vésale et leurs successeurs, pour servir de base à la saine médecine. Véritablement lui a-t-elle fait faire des progrès ? c'est encore un problême, si l'on veut comparer avec impartialité les ouvrages d'Hippocrate, de Galien, d'Arétée, de Celse avec ceux des modernes les plus célèbres. Ce dernier même n'a-t-il pas donné, sur la partie chirurgi-

cale, tous les procédés qu'on s'efforce d'attribuer à nos plus habiles opérateurs? parceque ceux-ci ont persuadé à eux et à leurs disciples, que le chirurgien ne peut exister sans l'anatomiste; comme si les détails minutieux, répétés mille fois dans les écoles, étaient des raisons suffisantes pour exclure de l'anatomie ceux qui, n'en ayant que des notions superficielles, ont donné à tous les siècles passés et à venir les lois les plus immuables de la médecine.

Si les anciens ne cultivaient l'anatomie que par amusement, Hippocrate est bien dans le cas de justifier le dédain qu'ils avaient pour elle. Il la cultiva cependant, mais sans en faire aucune application à l'art de guérir; il laissa aux philosophes le soin de connaître l'homme, ainsi que d'expliquer le mécanisme de ses actions.

Les modernes ont vengé ce mépris de l'anatomie, ils se sont tout attribué.

Ici, c'est Harvée qui découvre la circulation qu'Hippocrate et Némésius avaient vue deux mille ans avant lui ; pendant que de leur côté Colombus, Césalpin et Servet prétendent à l'honneur exclusif de cette découverte. Ailleurs, c'est Asellius qui s'empare des vaisseaux lactés qu'Erasistrate avait vu le premier, non pas sur des animaux, mais sur des cadavres humains. Quelle foi peut-on accorder aux découvertes des modernes, lorsqu'entreux mêmes ils ne sont pas d'accord ? en Suède, Bartholin s'attribue les vaisseaux lymphatiques que Rudbeck a trouvés le premier, pendant que le docteur Solise les décrit en Angleterre.

On a cru communément que les anciens avaient été empêchés de cultiver l'anatomie, par respect pour les morts et par superstition ; cependant, un siècle après Hippocrate, Hérophile disséquait des cadavres humains ; Galien l'atteste et rectifie ses erreurs : il

assure la même chose de plusieurs médecins antérieurs à lui.

Les Egyptiens, devenus un peuple nouveau, en cultivant les sciences et les arts, livrèrent aux conservateurs de la santé les cadavres des criminels, et jamais ils n'apprirent les lois de l'économie animale sur des hommes vivans, quoique Tertullien le rapporte d'Hérophile et que la méchanceté moderne ait accrédité cette opinion.

Pline, qui vivait cent vingt ans avant Tertullien, dit que les rois d'Egypte même se mêlaient d'ouvrir les corps pour connaître les maladies, tant l'anatomie était répandue : il en dit autant d'Hérophile......... *Causas morborum scrutari prior Herophilus instituerat*. Tant pis pour ceux qui croient que l'anatomie pathologique est d'invention moderne ; ce serait bien le cas de dire : *nihil novum sub sole*.

On croit communément qu'après la mort de Galien, l'étude de l'homme

tomba en décadence, cela est faux ; si un homme tel que lui dut éclipser ceux qui vinrent après, on ne doit pas en inférer que la barbarie s'empara de la médecine; puisqu'on retrouve successivement, depuis le troisième siècle, Oribase, Aetius, Alexandre de Tralles, Paul d'Ægine, ensuite les arabes, Rhazès, Aviceune, Avenzoar, Averroès, jusqu'au treizième siècle, où parurent Pitard, Laufranc et Salicetti ; à cette époque, et avant même, il est très-prouvé qu'on disséquait dans l'école de Salerne. Dans le quatorzième siècle, Mundinus, regardé comme le restaurateur de cette science, n'avait étudié que Galien à l'exemple de ses prédécesseurs : il dit avoir disséqué dans l'amphithéâtre de Milan.

LETTRE XIV.

CHACAS à BADÉ.

De Paris à Oningo.

AME. On en parle beaucoup sans savoir ce que cela veut dire. C'est un de ces mots indéterminés qui signifient ce que l'on veut, quand il s'agit d'un être dont la ténuité échappe à nos sens : ainsi, ame, esprit, génie, instinct, souffle vital ont quelquefois signifié la même chose et le plus souvent rien du tout. Mais l'idée la plus commune, attachée au mot ame, désigne la partie immatérielle de notre individu, laquelle étant liée à la matière, constitue la vie. Il y en a qui distinguaient la force vitale ; d'autres de cette ame en faisaient trois : une végétative, une sensitive et une intellectuelle; l'homme les a toutes, les ani-

maux n'en ont que deux et les végétaux n'ont que la première: d'autres entendaient par ce mot la force créatrice et la force conservatrice des êtres en même temps; il y en a qui appelaient cette dernière la nature. Enfin les mots Dieu, nature, ame, vie, esprit, distincts chez quelques philosophes, étaient équivalens chez d'autres.

Mais ce qu'il y a de curieux, c'est de voir la multiplicité des sentimens sur le siége de cette ame, comme si un être immatériel avait besoin de logement particulier. Cela montre comment les différens auteurs se sont examinés pour la trouver, et l'on devine ensuite quelle était la partie de leur cerveau ou de leur corps la plus malade, et ce serait le cas de dire : en voyant l'opinion, on connaît l'homme.

La manière dont les objets extérieurs font impression sur nous, varie infiniment, et quoique nos organes se ressemblent en apparence, cependant

nous ne voyons, nous ne sentons ni de la même manière, ni dans la même durée, ni avec la même intensité. Aussi, conduits par les idées qui naissent de ces variétés de sensations, nous pensons d'une manière très-différente, surtout quand il faut ajouter aux êtres immatériels des propriétés supposées, et qui cependant sont nécessaires pour cadrer aux systèmes que nous faisons sur leur nature. Voilà comme on s'est conduit dans la recherche des attributs de l'ame; on se l'est d'abord représentée comme un corps très-léger, futile et transparent, ensuite il lui a été assigné un lieu de résidence. Si l'on ne s'y était pas pris ainsi, on ne serait jamais venu à bout de dire deux mots là-dessus pour s'entendre.

Hérophile, le plus célèbre anatomiste de l'antiquité, dirigé par l'examen de la structure de la tête, vit à la base du cerveau un grand nombre de nerfs, se réunir, s'entrecroiser, des

réseaux de vaisseaux sanguins, des sinus; en un mot, un appareil unique pour la variété, le nombre, la position des parties, situées dans le lieu le plus animé par l'abondance des forces vitales, en un mot, dans le siége de la pensée, crut que l'ame ou le principe immatériel, ne pouvait résider ailleurs, et il fit regarder la base du cerveau comme le centre de l'homme moral.

Xénocrate mit l'ame dans la partie supérieure du crâne; Erasistrate, dans les membranes du cerveau; Straton, entre les deux sourcils; Empédocle, d'accord avec les Epicuriens et les Egyptiens, la mit dans la poitrine. L'opinion de Moschion fut le fruit de la plus profonde méditation sur la nature des êtres vivans; elle n'appartient à aucun siècle, à aucune secte, elle est toute à la philosophie; il place l'ame dans tout le corps. Cette idée, si simple et si sublime, dut naître de la considération successive de toutes les

les parties du corps humain, soumises à l'action des agens destructeurs. Voici comment dut raisonner Moschiou : si le principe immatériel, lié et fixé dans un espace limité du corps de l'homme, pouvait en être séparé par une cause quelconque, il faudrait nécessairement que cette cause agît dans le lieu où ce principe est contenu pour opérer la mort; autrement les principes léthifères, quels qu'ils soient, pourraient anéantir toutes les autres parties du corps, sans cependant détruire l'homme. Eh! quel homme serait-ce que cet être difforme, sans tête, sans poitrine ou sans membres, suivant la place qu'occuperait l'ame.

Diogène la mit dans les artères; Héraclite, à la circonférence de tout le corps; l'arabe Blemor, dans les yeux; Héraclite donne à entendre qu'elle réside dans les oreilles. Cela appartient à la physiologie ancienne de regarder ces parties comme celles

d'où dépend la faculté reproductrice; car les anciens regardaient le sang qui coule derrière les oreilles, comme destiné aux organes générateurs; organes qui, par la nature de leurs fonctions, auraient assurément été regardés comme contenant les principes de tous les êtres et le siége de la vie, si l'expérience n'avait appris que des malheureux ont participé à cette vie, sans avoir la faculté de la transmettre. Un homme, qui assurément paraîtra un original, me disait qu'Hérodote avait été conduit à penser ainsi, par la considération de ce qui arrive, lorsqu'on éprouve quelque embarras ou quelque découragement : un instinct particulier nous oblige involontairement à porter la main derrière les oreilles, afin de réveiller, par un grattement réitéré, le principe vital qui se trouve engourdi; et, par cet excitement, il acquiert l'aptitude et l'énergie nécessaires pour sortir d'embarras.

Aristote mit l'ame dans le cœur, quoiqu'il enseignât que la pensée réside dans le cerveau, et il fut suivi par Chrisippe, Anaxagore, Zénon.

Enfin Hippocrate, quoique moins habile que nous en anatomie, s'il avait appartenu aux hommes d'assigner une place au principe qui les anime, lui seul était en droit de la marquer, et personne n'aurait eu celui de le contredire. Il observa que le ventricule gauche du cœur vivait le premier et mourait le dernier; il y plaça l'ame, et pour le reste, il pensa à peu près comme les Péripatéticiens.

Voyons maintenant comme ont pensé les modernes. Descartes, qui avait le dessein de renouveler la philosophie, crut qu'il fallait commencer par en connaître le principal sujet; aussi après avoir fouillé dans les crânes humains, il apperçut au-dessous et en arrière de la voûte à trois piliers, un petit corps gris roussâtre embrassé

postérieurement par la toile choroïdienne qui y adhère ; isolé, quoique au milieu du cerveau, se continuant néanmoins en devant par deux prolongemens médullaires fort petits, qui vont se confondre avec les couches des nerfs optiques ; il ne douta plus que ce petit corps, qui est la glande pinéale, ne fût le centre de l'homme moral. Son système fut long-temps en vogue, sans autre mérite que celui de la nouveauté.

Vanhelmont admit un principe moyen entre l'esprit et la matière, qu'il plaça à la région épigastrique. Bordeu, Lacaze, Fouquet pensèrent à peu près comme lui. Si l'on étudiait la vie du *philosophus per ignem*, on trouverait dans ses actions la variété, la bizarrerie, la pétulance des passions les plus extravagantes ; une ambition démesurée, une jalousie dévorante, enfin un tourment continuel par l'envie de se singulariser. On conçoit bien que

de pareilles dispositions doivent beaucoup influer sur le centre nerveux du diaphragme, et si elles n'en font pas un hypochondriaque, elles en feront toujours un de ces hommes nerveux et susceptibles, qui rapportent l'impression de tous les objets au centre phrénique.

Lanscisi, et après lui Lapeyronie, veulent que ce soit le corps calleux. Ils avaient sans doute de bonnes raisons pour cela; mais tout le monde n'a pas pensé de même.

Willis, Drelincourt, Perrault prétendent que c'est le cervelet, et le plus grand nombre des modernes ont pensé comme eux. Si je les réfutais par de simples raisonnemens, on pourrait croire qu'une critique injuste me conduit; en conséquence, je ne ferai que rappeler la mémoire de Lapeyronie, qui sans doute eût pensé comme eux, si l'observation, dont il est l'auteur, ne l'en avait empêché; c'est celle d'un

homme dont le cervelet a été lésé, et qui néanmoins a survécu quelque temps. En voici une prise de Petit, de Namur : Un soldat reçut un coup de mousquet, la balle avait traversé la partie gauche du cervelet et pénétré jusque dans le lobe postérieur de l'hémisphère gauche du cerveau. Pendant les quarante-trois heures que ce soldat vécut, son jugement était quelquefois bon, il répondait pour lors à ce qu'on lui demandait, mais le plus souvent il délirait; il était toujours en agitation, se tournant dans son lit de côté et d'autre, remuant sans cesse les bras et les jambes : le sentiment était si vif par tout le corps, que lorsqu'on lui touchait à quelque partie, il la retirait aussitôt, comme si on l'eût piqué ou brûlé.

Enfin la dernière opinion, admise pour le siége de l'ame, veut qu'on regarde comme telles la protubérance cérébrale. Tout ce que je puis dire,

c'est que les fauteurs de cette opinion seront tenus d'en adopter une autre, lorsqu'on leur présentera quelque observation bien authentique, qui leur montrera la lésion de cette protubérance avec la survivance du malade. Alors la discussion sera ouverte pour chercher une place ailleurs, et tant mieux pour celui qui aura le talent de persuader son système.

LETTRE XV.

CHACAS au même.

De Paris à Oningo.

Je vais te parler aujourd'hui d'une propriété inhérente à quelques-unes de nos parties qui nous met en rapport avec tout ce qui nous environne. Nous sentons, nous touchons, nous voyons les corps; et, suivant ce qu'il nous font éprouver, nous les attirons

ou nous les fuyons. Cette action a son centre au dedans de nous; elle communique au dehors par des cordons blanchâtres qui se portent du cerveau et de la moëlle de l'épine à la circonférence de tout le corps. Jusques-là point de disputes, point de contradictions, tout le monde est d'accord ; mais on cesse de l'être quand il faut s'expliquer comment cela se fait : les uns ont pensé que le cerveau et les nerfs avaient dans leur manière d'être la faculté sensitive, sans l'intermède d'un esprit ou fluide subtil quelconque, et les sensations se transmettaient suivant eux par un mouvement vibratile très rapide. Nos nerfs étaient comparés aux cordes d'un violon, et l'on expliquait la folie ou l'imbécillité sur leur tension trop grande ou bien leur relâchement.

Les autres ayant vu un fluide, ou quelque chose qu'ils n'ont pu désigner autrement, se porter avec ra-

pidité d'un lieu à un autre, se faire sentir dans plusieurs points en même temps, influer sur l'homme d'une manière assez frappante, produire des inflammations, des intonations, etc., crurent que les nerfs contenaient quelque chose d'analogue, et la théorie du fluide nerveux fut établie. Nous en sommes redevables à l'électricité, et maintenant le fluide nerveux règne dans toutes les écoles, sans que son existence soit mieux constatée que les propriétés vibrantes.

Si l'on n'avait jamais raisonné en physiologie que d'après les objets sensibles, ou encore mieux, si l'on n'avait jamais eu l'idée de matière subtile, déliée, on n'aurait pas imaginé le fluide nerveux; c'est le fruit de l'analogie qu'on a cherché à lui trouver avec tous les fluides imaginaires.

La plus forte expérience qui soit en sa faveur, est celle ci : Découvrez à nu un nerf de quelque extrémité,

liez le, aussitôt ce sentiment cessera au-dessous de la ligature; donc il existe un fluide communiquant qui est intercepté (on voit alors que l'expérience se passe dans le membre lié); mais si on le coupe, l'individu ne conserve pas moins le sentiment du membre dont il est séparé (à présent l'expérience se passe dans la tête). C'est alors qu'on raisonne ainsi : Le cerveau secrète toujours la même quantité de fluide, quoique celui qui a été secrété pour ce membre, n'arrive pas à sa destination : il n'est pas moins perçu par le sensorium.

D'où je prends occasion de raisonner ainsi : puisque le cerveau est l'organe secréteur du fluide nerveux, et qu'il le transmet par les nerfs, comme le cœur transmet le sang aux artères, et que dans l'un et dans l'autre cas, la ligature arrête cette circulation; pourquoi la section du nerf ne l'anéantirait-elle pas, puisque la com-

pression la suspend ? D'abord qu'il est constant qu'un individu, à qui l'on a coupé un membre, en conserve encore le sentiment pendant long-temps. Peut-on dire que la circulation nerveuse se fait dans des nerfs qui ne sont plus continus au cerveau.

On répond que l'habitude de sentir le membre est encore gravée dans cet organe ; ce n'est donc plus le fluide nerveux qui est la cause de ce phénomène ?

Maintenant, que ce soit l'habitude de sentir, ou que ce soit la présence du fluide qui cause le sentiment d'un membre qui n'est plus, pourquoi la même chose ne se passerait-elle pas à l'égard d'un membre dont on n'aurait seulement que lié le nerf sans rien couper ? car l'on convient généralement que dans cette expérience l'insensibilité est parfaite ; le cerveau ne secrète donc plus de fluide nerveux, qui puisse faire rappeler la

présence d'un membre rendu insensible par la ligature, comme elle le fait lorsqu'il est coupé.

Au surplus, c'est une chose si obscure qu'il est permis de dire tout ce qu'on pense là-dessus, et avec d'autant plus de facilité, que celui qui parle le dernier a toujours raison. Badé, si je ne t'écrivais pas pour instruire les Iroquois, je te prierais de ne communiquer mes lettres à personne; parceque tu pourrais trouver quelqu'un qui, ne pensant pas comme moi, te dirait tout de suite que je ne connais pas les faits, les expériences, les observations de tels et tels, ce qui me toucherait fort peu; mais ce qui pourrait te faire douter de la bonté de mes principes, qui ne peuvent t'induire en erreur, parceque je ne les fonde que sur ce qui est démontré.

Voici deux questions d'épreuves que je ferais aux faiseurs de systèmes :

Première. Un coup d'épée porté sur

le nerf sous - orbitaire a souvent produit une hemiplégie ; plusieurs observations confirment ce fait, et comment l'expliquer ?

Deuxième. On est étonné de voir que la huitième paire du cerveau, là où elle passe par le cou, sert aux actions volontaires dans la voix et la déglutition, et dès quelle est venue aux régions précordiales et dans le bas-ventre, où elle se distribue au cœur et au ventricule, elle ne répond plus aux ordres de la volonté. L'électricité produit un effet sur le même nerf dans la gorge et l'œsophage, et non point dans le cœur et dans l'estomac.

Il me semble qu'il serait plus convenable d'attribuer au système nerveux la propriété sensitive ; comme on attribue à la fibre musculaire l'irritabilité, avec cette différence, que la sensibilité appartient à l'ensemble des nerfs et non point séparément,

comme l'irritabilité appartient à chaque faisceau musculeux en particulier.

Au surplus, c'est une idée qui me vient, et, comme les autres, je parle au hazard de rencontrer juste. Mais ce que je puis dire de plus certain, c'est que, vu la multiplicité, la différence, la bizarrerie des effets que produisent les nerfs et le cerveau, tous les systèmes imaginés pour expliquer leur nature, sont à peu près vrais, parcequ'il est impossible de prouver qu'ils soient entièrement faux; d'autant plus que s'il se trouve quelques faits qui leur soient contraires, il est pour le moins aussi aisé d'en trouver qui leur soient favorables.

Ce qui choque infiniment, c'est lorsqu'on voit dans la capitale des sciences, des professeurs chargés d'instruire une partie aussi systématique, exposer leurs opinions et leurs systèmes, au détriment des systèmes

d'autrui. Ne devraient-ils pas se contenter d'enseigner ce qu'ils savent et non pas ce qu'ils croient? Il doit suffire à un homme qui instruit les autres, d'exposer les faits sensibles, et non point d'expliquer leurs causes, parceque chacun les explique à sa manière, et je voudrais qu'il finît toujours ses leçons par dire : Messieurs, ceci est vrai, non pas parceque je vous le dis, mais parceque ce ne peut pas être autrement ; je ne vous assurerai point qu'il y ait dans les nerfs une matière subtile, un fluide nerveux, ou un suc médullaire ; beaucoup de gens le disent, mais comme ils ne peuvent vous le prouver, vous êtes dispensés de les croire et autorisés à penser là-dessus comme vous voudrez.

LETTRE XVI.

IAGO à BADÉ.

De Paris à Oningo.

En passant près d'un bâtiment vieux et noir, j'ai été surpris de la multitude d'affiches qui tapissaient tous les murs d'alentour, à un pied de terre jusqu'à dix de hauteur. c'étaient autant d'annonces de cours qui s'y font, et qui m'ont rappelé que Chacas en suivait plusieurs. Quant à moi, je crois que d'en apprendre seulement les noms serait une grande étude, d'autant plus qu'il y en a de si bizarres qu'ils semblent ne pas appartenir à la même langue. Je rêvais à cette multiplicité de sciences, quelquefois si voisines les unes des autres, qu'il faut être déjà bien savant pour les distinguer et les mettre chacune à

sa place dans son cerveau ; je pensais que je ne pourrais mieux faire que de commencer par là, afin de savoir de quoi il s'agit ; quand un homme déjà âgé s'est approché des mêmes affiches pour les considérer, et comme je paraissais aussi occupé que lui à cela, il m'a prié fort poliment de lui lire le titre d'une, qui se trouvait éloignée de sa vue, trop faible à ce qu'il m'a dit ; j'hésitais à prononcer un des mots, il l'a deviné lui-même, en riant de la difficulté que j'y mettais ; je lui en fis mes excuses comme étranger et peu au fait de la prononciation de tous les mots. Ah ! pardon, Monsieur, m'a-t-il dit, c'est moi qui vous prie d'excuser. Aussitôt il s'est mis à me prouver qu'il venait du grec, et comme je paraissais toujours étonné, il en prenait occasion de me parler davantage, et d'étendre sa conversation avec une facilité et une abondance sur toutes les sciences

affichées, que je ne doutais plus que ce ne fût un professeur, quand il ajouta, pour me donner plus de confiance à ses paroles : il y a cinquante ans que je suis tous ces cours en qualité d'élève, et malgré l'immensité des connaissances que j'y ai puisées, je découvre encore un vide bien long à remplir, et qui devient d'autant plus long, que je m'enfonce davantage dans les détails et les subtilités de ces différentes parties; au point que pour me reconnaître, il faudra un jour que j'en revienne aux premiers élémens, afin que je sache véritablement ce que j'ai appris. J'étais étonnê de ce discours, ou plutôt je n'y comprenais rien; car enfin s'il faut étudier toute sa vie sans jamais venir à bout de bien savoir, comment font donc ceux qui professent? Cette réflexion me rendit le courage, que ce vieux étudiant m'avait fait perdre, et je lui en fis part : attendez, Monsieur,

attendez, me dit-il, distinguez savoir et professer; à la vérité quelques hommes rares possèdent ces deux qualités; mais le plus grand nombre, Monsieur, professe pour s'instruire et pour gagner de l'argent : ce sont des champions hardis qui attendent plus de leur courage que de leur force, et pourvu qu'ils ne soient pas absolument des sots, ils font toujours croire qu'ils possèdent leur matière ; et, si quelque bévue grossière ou maladroite vient heurter les principes reçus, cela passe pour une opinion nouvelle qui trouve autant de sectateurs que d'auditeurs, et qui rend cet homme célèbre, sans qu'il ait l'intention de l'être ; pendant ce temps-là il mûrit et devient professeur accrédité. Nous avons comme cela dans Paris un grand nombre d'effrontés dans le cas d'enseigner tout ce que vous voudrez, pourvu que vous leur promettiez une certaine quantite d'auditeurs, à tant par

mois : ce n'est que là le point difficile. Tout en causant nous entrions dans le vaste bâtiment, garni dans son pourtour de larges portiques ; je priai mon officieux babillard de me dire quel cours on faisait à cette heure, et si tous ces portiques étaient occupés. En même temps j'apperçus au travers des vitres quelques fourneaux avec d'autres ustensiles : c'est appâremment le portique de la cuisine que j'apperçois, lui dis je, car je vois.. .... Ah ! ah ! Monsieur , reprit-il, en éclatant de rire, c'est la Chimie, c'est la chimie, vous dis-je. Comment, vous ne connaissez pas encore les attributs d'une science qui fait tant de bruit ? eh bien ! je vais vous mettre au fait de tout cela ; commençons par ici, puisque nous y sommes :

C'est donc la chimie ; victime éternelle des révolutions de l'esprit humain, science dans laquelle on prouve qu'il n'y a rien de plus beau que de

décomposer les corps. Elle n'est plus ce qu'elle était autrefois ; les uns croient qu'elle vaut mieux aujourd'hui, les autres prétendent qu'elle n'a point gagné aux changemens qu'on y a faits ; mais tout le monde s'accorde à dire que les anciens chimistes se sont ruinés pour trouver la pierre philosophale en changeant les métaux, et que les modernes, plus heureux, l'ont trouvée en changeant la science.

A côté, c'est de la Physique, ce qui comprend l'histoire de la terre, les mouvemens des corps ; science où l'on apprend à connaître les moindres ressorts de la vaste machine de l'univers ; et où l'on vous fait part des secrets les plus cachés de l'Eternel. Le mot de physique veut dire nature, je vous en préviens ; car vous suivriez ce cours pendant cent ans, que vous ne vous en douteriez jamais d'après la manière dont on y enseigne.

Voici les Mathématiques, dans les-

quelles on ne peut rien prouver qui ne soit vrai, et en cela bien différentes des autres sciences, où l'on fait souvent trouver vrai ce qui ne l'est pas.

L'Histoire Naturelle, qui ne consiste que dans une exacte classification des êtres, et qui enseigne moins ce que c'est que le cheval et le bœuf qui sont utiles, que le kamichi et le kanguroos qui ne le sont pas.

Les langues anciennes, qui nous apprennent comment on parlait autrefois, et qui nous mettent à portée de connaître les chefs-d'œuvres des anciens, tout comme leurs rêveries.

Les langues modernes; moyen facile de communiquer avec les nations voisines, qui fatigue plus la prononciation que la mémoire, et dont le principal effet est de faire rire les étrangers à qui on les parle, sans se faire entendre d'eux.

La Philosophie : science très-vaste,

très-étendue, très-répandue depuis quelques siècles, mais qui ne consiste plus que dans la théorie.

La Médecine....... ah! oui, parlons de la médecine; c'est particulièrement celle que j'étudie, et je ne serai pas fâché que vous parliez plus au long. Ah! Monsieur, reprit-il, c'est justement celle que je connais le moins, non pas qu'il soit difficile d'être médecin, mais bien de connaître la médecine; je vous répéterai seulement ce que j'ai entendu dire là-dessus, par des personnes plus instruites que moi : la médecine est l'art de guérir les maladies; n'est-il pas vrai ? et quoiqu'il lui arrive souvent de faire tout le contraire, cela ne tire à aucune conséquence pour son honneur, parceque ses revers sont fondés sur l'ignorance du médecin, comme sur la mauvaise disposition du malade et la faiblesse de la nature. Or, quoique tant de choses nuisent à ses succès, on ne doit pas

en inférer qu'elle n'est qu'imaginaire, car elle consiste à faire de justes applications suivant les temps et les lieux, et, entre nous soit dit, c'est fort mauvais de chercher à prouver qu'une chose est sûre; c'est au contraire apprendre à tout le monde qu'il y a du doute, et sous ce rapport, l'ouvrage célèbre, intitulé *de la Certitude de la Médecine*, est plutôt une injure qu'une apologie; car cette science existe très-certainement, et vous voyez que je ne suis pas comme ces impies en médecine et en religion, qui ne croient à rien lorsqu'ils sont en bonne santé, et qui, dès qu'une maladie les réduit à l'extrémité, implorent tout-à la-fois et un médecin pour retourner à la vie, s'il est possible, et un confesseur pour aller en paradis en cas de besoin.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais l'heure de la leçon de M.r *** sonne, je vais m'y rendre. Adieu. Je suis toujours fort exact à

l'heure

l'heure où il faut entrer, comme aussi de tout ce que j'apprends, c'est la seule chose que je n'oublie pas quand il s'agit de sortir.

LETTRE XVII.

BADÉ, à CHACAS.

D'Oningo à Paris.

En parcourant les livres de la petite bibliothèque d'Oningo, j'en rencontrai un qui contient toutes les maladies, c'est-à-dire près de deux mille espèces. Bon ! dis-je en moi-même, en le rangeant soigneusement, il faut que ce livre ait été perdu depuis longtemps, et qu'il soit le seul de sa famille. Les auteurs ne parlent que d'une maladie ou deux, et jamais de toutes; celui-là n'en omet aucune; en le produisant au jour, ce sera un vrai présent que je ferai aux hommes; il n'y

aura plus de maladies inconnues et le malade sera en sûreté. J'ai passé toute la nuit dans cette idée philantropique : j'étais encore dans le même état ce matin, lorsqu'un autre livre a détruit la douce illusion que le premier m'avait faite. Tu vas voir que j'ai été le jouet de deux bouquins.

Ce maudit livre contient toutes les maladies, et de plus les découvertes modernes, les corrections, les augmentations et beaucoup d'autres, que l'auteur dit être ce qu'il y a de mieux. Comptant là-dessus, j'ai cru que j'en ferais l'appendice de celui des deux mille espèces, et qu'il ne manquerait plus rien aux hommes pour se bien porter ou pour se guérir à volonté; mais il n'est rien de tout cela; quoiqu'il parle de toutes les maladies, il ne veut pas qu'on les arrange les unes à côté des autres, comme des jours dans l'année; parceque, dit-il si un homme vient à avoir deux ou trois

maladies à-la-fois, on ne saurait où le mettre, et il faudrait attendre que la plus forte des trois l'emporte, pour savoir à quelle classe il appartient, afin de connaître le traitement qui y a rapport. Le même auteur ajoute plus bas, qu'en cas qu'il meure il est encore plus inutile de le classer, parceque la classification devient aussi inutile que le traitement, et que cela ne rapporte aucun avantage à ceux qui vivent encore. Je suis bien de son avis; mais l'autre livre, dont je t'ai parlé le premier, veut qu'on classe tout de même la maladie, et c'est en quoi je ne le comprends pas, ne pouvant concevoir comment la médecine peut être utile aux morts, puisqu'elle est si souvent en defaut auprès des vivans.

LETTRE XVIII.

Chacas, à Badé.

De Paris à Oningo.

Ne t'amuse pas à toutes ces classifications, Badé, tu perds un temps précieux. Les médecins qui les premiers ont divisé les maladies en petit nombre, autant qu'ils l'ont pu faire sans les confondre, étaient des hommes d'un génie supérieur, qui sentaient la nécessité d'une méthode pour s'entendre ; mais ceux qui ont poussé ces divisions nosologiques en mille subdivisions, n'ont cherché que des subtilités plus propres à exercer leur esprit qu'à fortifier leur jugement. Car après une division générale de douze ou quinze maladies, qu'il n'est pas toujours facile de bien distinguer, on se perd dans les innombrables va-

riétés qui se succèdent sans ressemblance, et dont la détermination ne peut être que fort arbitraire.

Deux mille espèces de maladies ont pu exister, il en a pu exister deux millions; mais elles ont disparu avec les hommes qu'elles ont affectés.

D'après cela, tu vas dire peut-être que la médecine ne serait que d'aujourd'hui, puisque les maladies passées ne servent à rien pour étudier les présentes et prévoir les futures; chaque maladie nouvelle exigerait un traitement nouveau; parconséquent plus d'expérience et plus de médecine. Je prévois tes objections, il est juste d'y répondre, et, dans le fond, elles ont une apparence de justesse qui détruirait mon opinion, si je ne t'expliquais pas ce que j'entends par étude de la médecine. La médecine est l'art de guérir ou de pallier les maladies, mais son étude se borne à les étudier par l'analyse de leurs symptômes, et

non point par leur ensemble, ce qui constitue la maladie elle-même; or, comme les symptômes sont infiniment variés dans leurs espèces, leur durée, leur intensité, il arrive qu'ils ne sont propres à aucune maladie en particulier, et qu'ils sont indépendans les uns des autres; et si tu les étudiais toujours collectivement, tu finirais par prendre une idée nette, à la vérité, de la maladie que tu étudies, mais très-confuse des autres maladies, même en apparence les plus rapprochées; parceque les symptômes, fussent-ils les mêmes, ce qui est très-rare, n'auront jamais la même intensité, ni la même durée, ce qui est constant.

Cependant, je l'avoue, si une maladie quelconque, bien décrite, bien caractérisée au point de ne pouvoir s'y méprendre, avait également un traitement bien adapté et sûr dans son effet, ce livre serait le plus précieux de tous. D'abord, il n'y aurait plus de méde-

cins; et si cela avait été dans l'ordre des choses possibles, il y a long-temps qu'Hippocrate les aurait supprimés: ensuite, la médecine elle-même ne serait plus une science extrêmement compliquée; ses auteurs deviendraient des historiens qui écrivent des faits et des actions à la portée de tout le monde, et qui n'ont d'autre but que celui de les transmettre à la postérité. Mais cela n'est pas ainsi: deux maladies réunies, s'il est vrai que cela puisse être, détruisent dans la tête médicale la mieux organisée toutes les idées les plus claires sur les nosologies.

La santé et la maladie sont quelquefois si voisines l'une de l'autre, qu'elles peuvent avoir la même ressemblance et exister alternativement à volonté, ou produire une infinité d'états moyens. Que signifie alors une nosologie ?

Un être est ou n'est pas : entre ces deux états il ne se trouve point d'in-

termédiaire, point de nuances par lesquelles on puisse passer de l'un à l'autre, et personne ne s'est avisé d'en distinguer un moyen entre eux, parceque ce qui n'est pas ne peut être représenté d'aucune manière. Un botaniste décrit une plante; il est sûr qu'il l'a décrit, parcequ'il la voit, il la touche, il la sent, et personne n'oserait le contredire, parceque tout le monde peut la voir comme lui. Mais que l'on présente à un médecin une de ces personnes qui ne sont ni malades ni en bonne santé, et qui cependant ont quelque chose qui pourrait bien se rapprocher d'une maladie, mais à qui il ne faut qu'un travail léger, favorable ou malheureux de l'imagination, pour se trouver en pleine santé ou parfaitement malades, il faudra donc que le médecin, au lieu d'attendre patiemment que cette personne se soit décidée pour le bien ou pour le mal, emploie son ascendant pour obtenir

une maladie parfaite, ou pour l'anéantir tout-à-fait, si elle ne présente pas une face propre au cadre nosographique.

C'est d'après la méthode des botanistes qu'on a imaginé la classification des maladies : les espèces des plantes connues vont à trente mille, les maladies se renferment dans deux mille ; cependant quel est le botaniste tant soit peu exercé, qui, avec un *Species plantarum*, n'assigne avec certitude le nom et la famille de la première plante qui lui tombe sous la main, et quel est l'habile médecin qui, avec les plus claires nosographies à la main, ne tremble pas de donner a la première maladie venue un nom spécifique, dans la crainte de trouver dans le confrère le moins instruit un juste détracteur d'une dénomination toujours arbitraire ?

Cependant je rends justice à ces sortes d'ouvrages ; ils sont le fruit

d'une vaste érudition et d'un profond jugement. Oui, me répondit un envieux à qui je disais cela, que de savoir et de sagacité elles exigent ! ne faut-il pas pour ces efforts du génie l'harmonie et le concours de toutes les facultés de l'entendement, même jusqu'à l'imagination? --- Arrêtez, homme jaloux et médisant, repris je, jamais l'imagination n'aura part dans des ouvrages si justement admirés par les médecins ; un zèle trop ardent pour le bien de l'humanité peut quelquefois altérer l'observation et l'expérience; mais jamais il n'enfanta des romans, et sachez que les ouvrages du génie ne s'allient jamais avec la bassesse de la cupidité.

Fermons l'oreille aux critiques injustes, et n'écoutons que les faits. Le hasard me fait tomber entre les mains le *Ratio medendi* de Dehaën, et j'y trouve l'observation suivante : Une petite fille eut une péripneumonie

qui, laissée à elle-même, passa le dixième jour à la suppuration : à cet époque parurent au visage des efflorescences qui avaient de grands rapports avec la scarlatine ; le quatrième jour après la fièvre devint très-forte ; elle était accompagnée d'un flux dyssentérique et d'une éruption scarlatine très-copieuse, au milieu de laquelle on découvrait avec la loupe de petites élévations qui étaient le millet blanc ; enfin, la petite-vérole bien marquée se développa. Ainsi cette petite malade éprouva en même temps cinq maladies très-graves : la suppuration du poumon, la dyssenterie, la scarlatine, la milliaire et la petite-vérole. Avec un pareil sujet, faut-il qu'un médecin attende que la plus forte des cinq maladies l'emporte, comme tu me l'as dit dans ta lettre.

Mais je m'apperçois que la mienne est déjà plus longue que le sujet n'en avait besoin. Si tu n'étais pas persuadé

toi-même, tu pourrais croire que je cherche à te séduire en t'accumulant des preuves superflues ; je ne faisplus que te donner une épigraphe, qu'il faudrait pour tous les ouvrages de nosologie; du moins elle servirait à les justifier en prévenant le lecteur de leur infidélité, et ce serait peut-être le prévenir très-favorablement ; la voici :

> La détermination des espèces serait très-avantageuse pour reconnaître les maladies, si les variétés n'étaient si fréquentes.

Je finirai par ces mots d'une langue ancienne, et qu'un nosologiste se garderait bien de rapporter :

Qui numeret morbos, idem numerabit arenam.

LETTRE XIX.

CHACAS au même.

De Paris à Oningo.

DANS les sciences d'observation le champ est inépuisable : nos successeurs, après mille ans, découvriront encore des choses neuves, a dit un philosophe ancien nommé Sénèque ; cela est vrai, et malheureusement la médecine ne présente que trop l'instabilité et les changemens attachés à l'observation, et comme on ne peut fixer des lois pour observer toujours de la même manière, aussi change-t-elle chaque génération : quoique par intervalle elle revienne toujours au même point où elle était dans le siècle d'Hippocrate; semblable à l'aiguille d'un cadran, elle parcourt successivement toutes les heures du jour pour revenir toujours à la première.

C'est à cette facilité que l'on a dans l'art de guérir à produire des opinions nouvelles, plus ou moins vraisemblables, mais peut être jamais parfaitement fausses, que l'on doit cette multiplicité d'ouvrages qui inondent tous les jours la littérature médicale : un homme a une idée particulière qui pourrait se renfermer dans une demi-page, mais il lui paraît indécent de publier si peu de chose ; il faut donc qu'il l'amplifie, et pour cela il lit, il feuillette, il compile, et voilà l'origine d'un nombre infini de traités, d'essais et de recherches. Passe encore quand il ne donne que son opinion, et qu'il n'étourdit pas le lecteur par une suite de citations, et qu'Hippocrate, Galien, Sydenham et Boërhaave ne sont pas mis à la torture pour affirmer souvent le contraire de ce qu'ils ont pensé. De semblables ouvrages devraient être des chefs-d'œuvres pour avoir été puisés dans les grands-maî-

tres; point du tout, ce sont d'assommantes compilations que l'on méprise aujourd'hui, et qui n'ont guère de faveur qu'auprès de quelques écoliers, qui prennent pour du respect dû à leurs maîtres la foi qu'ils accordent à leurs rêveries.

Celui qui veut faire un livre, ou il ne l'écrit que pour lui seul, dans ce cas il est dispensé de le faire imprimer, tout comme d'y mettre bon du sens, ou il l'écrit pour le public, alors il faut que sa matière parle d'elle-même; et si pour prouver quelques assertions il a recours au témoignage des auteurs qui lui sont favorables, il est obligé de citer également ceux qui lui sont contraires; sinon c'est un fourbe qui emploie des langues étrangères pour vous séduire, ou tout au moins c'est un insolent qui méprise son lecteur, en le supposant assez ignorant et assez stupide pour lui faire croire aveuglément les sottises qu'il lui raconte sur la foi d'autrui.

LETTRE XX.

Chacas, au même.

De Paris à Oningo.

C'est une espèce de manie que l'on a en Europe de faire toujours venir les peuples célèbres d'un pays barbare ou étranger : ainsi les Egyptiens sont venus des Indiens, les Français des Troyens, les Italiens des Grecs, les Grecs des Scythes, et parconséquent l'Egypte, la France et l'Italie étaient désertes pendant que les contrées voisines étaient surchargées d'une population trop nombreuse.

Nous ne sommes pas ainsi, Badé; jamais la plus brave des six nations n'est allé chercher parmi les barbares Sioux et les féroces Esquimaux l'origine de sa sagesse et de sa valeur; et quand l'intérêt de l'état a obligé nos guerriers de passer sur des terres

étrangères, jamais ils n'en ont rapporté des usages ou des lois qui eussent fait rougir la fierté iroquoise.

Mais ce que je te dis de la prétendue origine des peuples européens doit s'étendre à tout ce qui concerne les usages de la vie ; la moindre bagatelle de commerce acquiert un plus haut prix sous un nom étranger, et la nation française elle-même, qui pourrait se passer de toute la terre, n'a aucun produit de l'industrie de ses habitans, ou de la fertilité de son terroir, qu'elle n'en fasse honneur aux nations voisines, souvent ses plus mortelles ennemies. Il a été un temps où l'on n'employait en médecine que des médicamens venus de l'Inde ou du Pérou ; l'apothicaire les fabriquait ordinairement chez lui avec les végétaux de son jardin, et leur donnait ensuite le nom de l'Inde et du Pérou, suivant le desir du médecin et le besoin du malade ; le mé-

dicament n'en était pas moins bon, mais il lui fallait un nom étranger pour avoir du crédit.

Revenons aux peuples. On dit que le fils d'Hector Francus est venu peupler les bords du Rhin, et donner son nom à la France : c'est une fable. C'en est peut-être une de dire que la ville de Marseille est phénicienne, parce-que quelques marchands étrangers sont venus s'y établir; car on pourrait dire aussi que les habitans de Smyrne sont Européens, et que Saint-Pétersbourg fut peuplé dans ces derniers temps par une émigration française.

C'est un effet des guerres et des révolutions politiques de mêler les nations les unes avec les autres; la paix produit le même effet par le moyen du commerce. On trouve des Polonais et des Hollandais dans tout le midi de l'Europe, tout comme on trouve des Français dans chaque région du globe; il est certain qu'on attribuera aux

Anglais l'établissement des Etats-Unis, qui sont peuplés par le concours de tous les peuples Européens, unis aux naturels, et que par la suite on fera passer pour être de purs et véritables Anglais.

Ce fut de la même manière que les Français, en abordant un rivage étranger, firent la guerre à nos aïeux, les poussèrent loin d'Iroquasia et les obligèrent à s'établir entre les monts Appallaches et le lac Erié; les Senecaas et les Mingos les reçurent parmi eux, et ils ne firent plus qu'une même nation. Dans d'autres temps nous étendîmes nos conquêtes sur les Etats des anciens Ouatouacs; ils nous demandèrent la paix, et l'obtinrent sous la condition de porter notre nom et de recevoir nos usages. Combien de fois les perfides Hurons, rompant le calumet de la paix, n'ont-ils pas, après leurs brigandages, tenté la générosité iroquoise, en lui offrant de par-

tager avec elle les contrées qu'ils habitent.

Je crois, Badé, que nous sommes tous une même nation, une même famille, et que l'origine des peuples, ainsi que celle des hommes en particulier, n'est que l'effet de leur orgueil et de leur vanité.

LETTRE XXI.

CHACAS, à BADÉ.

De Paris à Oningo.

CEUX qui prêchent toujours pour adoucir les mœurs, et qui, dans l'intention de persuader les bons effets de leur doctrine, nous présentent les abominables coutumes des duels tolérés, des sacrifices humains en l'honneur de la divinité, ne remontent pas jusques aux causes premières, pour apprendre à quoi tiennent de pareils usages. Ils dépendent absolument de

la force et de l'énergie de la constitution physique des peuples. Leur peu de sensibilité a besoin d'être frappée vivement, pour produire un effet moral quelconque ; ils le sentent eux-mêmes, lorsque dans leurs grandes entreprises ils veulent se rendre la divinité favorable ; leurs cœurs durs et insensibles ont besoin d'être pénétrés par la grandeur de la victime. Une jeune et tendre bergère immole une colombe, c'est un grand sacrifice ; immoler un agneau, serait une barbarie ; mais un guerrier gaulois, il terrasse son ennemi, le traîne au pied de l'autel ; le glaive d'une main, il saisit la tête de l'autre, la coupe et la présente à Dieu. Voilà le sacrifice d'une homme fier, dur et courageux ; il ne peut faire moins pour honorer la divinité, il le croit, et son devoir est rempli.

Lui dire qu'il est un barbare, un fanatique, est une imprudence qu'on

ne peut pardonner, qu'au préalable de lui avoir fait sentir ce que c'est que de l'être.

Il faut avant que de prêcher, disposer les organes aux dogmes qu'on veut enseigner et aux usages qu'on veut établir; parceque les impressions extérieures ne déterminent pas toujours les mêmes effets sur ces organes; il semble qu'au contraire les organes eux-mêmes créent les sensations suivant leur manière d'être.

Afin que ce même Gaulois eût eu horreur du sang, il aurait fallu lui donner un tempérament doux, pacifique, capable de sentir et d'analyser les moindres nuances du plaisir et de la douleur; sa délicatesse l'aurait rendu tel qu'il faut être pour un Parisien; mais alors il était tel qu'il le fallait pour un homme qui vit avec des Gaulois. Des Français parmi eux n'eussent été que des Sybarites, qui, craignent le sang, préfèrent de détruire leur

espèce par mille poisons agréables, mais dont l'effet est moins prompt.

Ce n'est pas, Badé, que j'approuve la coutume qu'ont les peuples sauvages de répandre du sang, et à cet égard ma sensibilité est européenne; mais elle cesse de l'être, quand je me transporte au milieu d'eux, et je vois alors qu'il n'est pas plus abominable de répandre le sang d'un Gaulois par l'épée que de détruire la réputation d'un Français par la parole.

Tout est relatif, telle force, tel tempérament, telles mœurs, tels usages; et, quand les philosophes ont prêché leur réformation, ils parlaient à des malades, qui n'avaient besoin que d'un changement de régime pour devenir doux et modestes, ou ambitieux et cruels.

Un Parisien, de mœurs douces et sociables, transporté parmi les Sioux, serait regardé comme un volupteux, qui corrompt les goûts de la nation;

si toutefois sa politique ne l'eût obligé à s'y conformer, ce qui serait prudent. Et il n'y a pas doute que s'il avait des philosophes parmi eux, ils l'engageraient à quitter les habitudes de son pays, pour en prendre de conformes aux leurs, comme étant les meilleures.

Tu dois conclure avec moi que l'homme est toujours bien comme il est, dans le siècle et le climat où il est né, avec le caractère et le tempérament qu'il tient de la nature.

Quod corporis temperamentum, animi mores sequantur. Galien.

LETTRE XXII.

Iolla, à Chacas.

De Tuscaroras à Paris.

Que l'intempérance est avilissante! combien elle dégrade l'homme! pourquoi

quoi faut-il que la plus sage des six nations conserve encore ces coutumes de débauche et d'ivrognerie, qui la font rentrer dans l'abrutissement à mesure qu'elle fait des efforts pour en sortir? C'est donc inutilement qu'elle s'est créé des magistrats, des censeurs; c'est donc en vain qu'elle envoie l'élite de ses enfans chercher la lumière des sciences sous un ciel étranger? O Chacas! de toutes les sciences qui peuvent occuper ton esprit universel, nulle ne sera plus utile que la médecine; c'est la première que nécessite l'homme lorsqu'il court à la civilisation.

Le peuple errant et vagabond est inaccessible aux maux qu'entraînent les excès consacrés par l'usage; mais celui qui se crée des lois et bâtit des villes en est accablé : il lui faut des médecins.

Ces orgies destructives, que nos institutions ne peuvent encore anéantir puisqu'elles tiennent à l'habitude,

ont eu lieu ces jours passés, à l'occasion de la déclaration de guerre avec un parti des Miamis, habitans de la rive occidentale de l'Ohio.

Jamais on n'a vu les fêtes de caouinage portées à de plus grands excès; l'aurore de civilisation qui luit sur nous, s'est marquée par tous les désordres de l'ivrognerie la plus grossière. Les arts aimables qu'on cultive en Europe, et qui servent à la pompe et à la magnificence des fêtes, n'ont rien ici que d'irrégulier, d'informe et de monstrueux; l'art seul de fabriquer le caouin et l'ouicou est celui qui présente à nos grossiers compatriotes un véritable but d'utilité. Soraï, qui a voyagé, dit que tous les peuples non civilisés ont ce défaut, et qu'il est encore plus grand chez ceux qui habitent les royaumes du soleil.

Le croirais-tu? j'ai assisté à ces fêtes, j'y ai participé de tout mon pouvoir; aurais-je pu m'en dispenser? le rang

honorable où l'estime des Messagues m'a appelé, ne m'obligeait-il pas à marquer moi-même, par l'exemple, les degrés successifs de cette démence jusqu'à son dernier période? Quel malheur pour moi, quelle honte pour ma famille si mes concitoyens eussent pénétré dans mon cœur, s'ils eussent vu quels dédains et quels mépris j'ai pour ces fêtes, lors même que ma présence les autorise et que ma bouche les approuve!

Iobé, que tu connais peut-être, de retour de l'ambassade à Pematuning, où le grand conseil l'avait député, après avoir marché deux jours sans repos et sans nourriture, a apporté lui-même la déclaration de guerre que nous fait la perfide nation des Miamis. Dans ces circonstances, où il faut que l'esprit patriotique se développe, la sage politique de nos gouvernemens tolère des repas et des fêtes, où chaque citoyen armé s'excite par des chan-

sons, des danses, des luttes, et où il faut que l'abondance du caouin, versé sans mesure, mette le comble à toutes ces folies, ou plutôt ces fureurs : c'est-là où chaque individu heurte et frappe son voisin, le saisit, le terrasse; ensuite il crie, hurle et se jette lui-même par terre avec des convulsions et des grincemens de dents. C'est une préparation nécessaire pour combattre l'ennemi avec avantage, et le moindre relâche qu'un d'eux mettrait à continuer ces extravagances, serait une lâcheté inouie et une tache éternelle à sa réputation : fût-il un héros sur le champ de bataille, il n'en serait pas moins regardé comme la honte de l'état et l'opprobre de sa famille. Il a donc fallu qu'Iobé, quoique déjà terrassé par la fatigue, ait marqué la plus grande ardeur pour ces bruyantes cérémonies, qui, suivant l'usage, ne finissent que lorsqu'il n'y a plus de caouin à boire; mais, atterré, anéanti,

quand il a fallu se retirer, il est tombé sans mouvement au milieu de l'assemblée. Le peuple, effrayé, a tiré de son état les plus sinistres présages pour l'avenir. Tu sais ce que c'est que le fanatisme du peuple : ni moi, ni Corou, ni tous nos amis n'avons pu le retirer de ses mains; la maladie lui a paru surnaturelle, et la médecine ordinaire inutile. Les sorciers et jongleurs ou boyés, comme nous les appelons, ont été convoqués, et le plus habile d'entre eux nommé pour opérer sur Iobé.

C'est une épreuve terrible que celle-là, Chacas : ou bien la nature se ranime par un dernier effort, et rappelle subitement le malade à la vie, à la santé, ou bien elle succombe, et la mort du malheureux n'est plus regardée que comme l'effet d'une malédiction justement méritée.

Une vaste suerie fut construite, et le boyé choisi, après les premières cérémonies, y entra avec Iobé et l'o-

pération s'acheva. Il faut être bien dur pour résister à une épaisse vapeur d'eau bouillante, aux secousses, aux froissemens de toute espèce, que ces jongleurs exercent sur leurs malades, et qu'on ne connaît que par le récit de ces derniers, lorsqu'ils ont le bonheur d'en échapper. Enfin, après trois heures de la plus vive inquiétude, la suerie s'est ouverte, et le boyé nous a présenté Iobé, non tout-à-fait guéri, mais sensiblement mieux. Nous l'avons transporté chez lui et couvert de linges et de peaux; maintenant il est rétabli et le peuple lui a rendu sa confiance.

Crois-tu, Chacas, que l'imagination ne travaille pas favorablement dans ces maladies où les remèdes sont trop lents et même impuissans? crois-tu qu'il n'est pas avantageux que le malade fasse lui seul tous les efforts pour se débarrasser de l'oppression où le tient une maladie opiniâtre? Oui, je le pense, et c'est là-dessus que sont

fondés les succès les plus certains des jongleurs. Iobé, quoiqu'instruit dans la doctrine que professent les amis de la nature, garde secrètement une confiance invincible pour tout ce qui est surnaturel, et peut-être son imagination vivement frappée, et secondée par les vapeurs bouillantes de la suerie, a déterminé avec force une crise subite qui a fait avorter sa maladie.

J'ai entendu dire que cette espèce de médecine était proscrite en Europe; on a tort sans doute, car si elle est le partage ordinaire des charlatans, elle guérit toujours quelques têtes faibles et dérangées parmi le nombre qui s'y trouve. Ce jongleur, qu'on appelait Mesmer, en possédait bien toute la subtilité, mais il n'aurait pas dû la rendre universelle; la borner simplement aux maladies nerveuses, qui, par leur nature, exigent souvent de semblables moyens, eût été conserver la confiance publique; il aurait pu

même passer pour un honnête médecin en entassant des millions.

Quoi qu'il en soit, cette médecine ne s'apprend point, elle est inspirée: tous les peuples la pratiquent; et, par le grand Maracas, on a bien fait de l'appeler surnaturelle, car elle a quelque chose de divin : certes, la science de la nature est plus difficile à transporter de l'Europe au Canada.

LETTRE XXIII.

CHACAS, à BADÉ.

De Paris à Oningo.

APRÈS avoir bien erré dans les champs de l'imagination, pour rencontrer les vrais sentiers de la médecine, on est revenu à Hippocrate. Ce grand homme avait pour principe de n'agir jamais sans connaissance de cause, et c'est ce qui l'obligea de

prendre l'observation pour la base de la saine médecine. Les modernes, en voulant suivre ses traces, ont poussé si loin ce besoin d'observer, qu'il semble que cela seul ait dû leur suffire; mais ce qui avait été si utile à leur illustre modèle n'a servi qu'à les faire tomber dans l'erreur. Hippocrate n'observait les maladies que pour les bien connaître, persuadé que leur variété, leur bizarrerie exigeaient une attention long-temps soutenue pour bien développer leur caractère et assurer leur diagnostic; il agissait alors avec d'autant plus de certitude qu'elles lui étaient parfaitement connues. Mais les modernes ont fait de l'observation toute la médecine, et ne sont plus aujourd'hui que des spectateurs oisifs, qui attendent plus des ressources de la nature que des secours de leur art; chose qui ne démontre pas la faiblesse de la médecine, mais bien l'inutilité de pareils médecins; car l'observation

n'étant qu'une étude, devient superflue dès que son but n'est pas rempli, celui d'agir dans l'occasion; et puisqu'elle est si à la mode, on observe donc que sur un nombre donné de maladies abandonnées à elles-mêmes, il en guérit deux tiers toutes seules, et qu'il n'en guérit pas davantage lorsqu'elles sont traitées par la médecine expectante. D'après cette comparaison, on voit s'il y a à balancer dans la pratique des deux médecines; l'expectante, qui sauve les deux tiers de ses malades, et l'agissante, qui en guérit les trois quarts.

La première tient à un relâchement dans l'esprit des médecins qui ont été trop agités par les révolutions de la science: dupes de toutes les opinions, ils ont adopté, réfuté, cherché, imaginé tour-à-tour ce qui pouvait constituer la vraie médecine; mais quand l'application de leurs principes les a successivement détrompés par des non-

succès multipliés, revenus alors de tout ce qui tenait à l'art d'agir, ils se sont abandonnés par découragement à la seule observation, d'autant plus facilement qu'elle leur a montré des cures aussi aisées et aussi promptes que si la plus saine médecine eût été mise à contribution. C'est alors qu'on s'est écrié: la nature est puissante! et nous nous écrions de même; cependant elle ne peut pas tout, et le grand art du médecin est de connaître les limites de sa puissance pour les étendre dans le besoin. C'est ainsi qu'elle guérit les petites-véroles bénignes, mais elle succombe dans les confluentes, si l'art ne vient la secourir: elle serait bientôt opprimée dans les fièvres intermittentes malignes, si on ne la secourait par les toniques et les stimulans. Dans une angine pressante, un catarrhe suffocant, une apoplexie, elle n'a aucune ressource par elle-même, et l'art fait des miracles. Les épidémies

font dans les campagnes les plus grands ravages, et la médecine les diminue avec une promptitude étonnante ; dans mille autres cas la nature succomberait sans la médecine.

Il est vrai que j'ai dit quelque part, que plusieurs maladies guériraient toutes seules sans médecins, et je le répète ici ; mais pour cela, peuple, citoyens, magistrats, princes, il ne faut pas vous dispenser de les faire appeler quand vous vous sentirez incommodés, parceque vous ne savez pas distinguer les cas, et que la moindre faute que vous commettriez en ce genre pourrait vous devenir funeste, sans qu'il y en ait l'apparence. Ce que j'ai dit plus haut est pour leur instruction et non pour la vôtre ; vous n'avez qu'à vous laisser conduire, et ne pas ajouter à votre mal la difficulté de le connaître et de savoir ce qu'il deviendra. Ne faites pas comme ces prétendues têtes fortes qui abandonnent tout

à la nature, et qui parconséquent hasardent beaucoup : elles regardent l'art de guérir comme celui de tromper le vulgaire ; mais qu'elles voient donc un de ces docteurs les plus renommés s'entourer de sès confrères, même les moins habiles, lorsqu'une maladie l'assiége ; il sent le besoin qu'il à de secours, il en connaît l'utilité, il les appelle de toutes parts ; il opine lui-même dans la consultation, il propose, il déciderait même s'il ne croyait pas que la violence de son mal lui trouble le jugement ; mais il est plein de confiance, et quoiqu'un prognostic malheureux lui apprenne qu'il n'y a plus d'espoir, il s'abandonne aux soins des assistans : il y a peu de probabilité pour leurs succès, cependant il oppose toute la médecine à la mort qui le poursuit. Si elle n'est qu'une jonglerie, est-ce le cas de plaisanter ?

LETTRE XXIV.

CHACAS, AU MEME.

De Paris à Oningo.

Depuis que quelques philosophes appelés logiciens, ont prouvé qu'il fallait penser avec ordre pour parler de même, une espèce de classificomanie s'est emparée de toutes les sciences, et, sous l'apparence séduisante de bonne méthode, elle a fait abandonner les objets principaux, en les présentant sous la même ligne que ceux qui ne le sont point : l'esprit s'épuise et se tue à conserver l'ordre dans les choses, au lieu de les approfondir. L'ordre et la méthode sont nécessaires assurément ; mais pourquoi les rendre pénibles et difficiles en les poussant de division en subdivision presque jusqu'à chaque individu : ce n'est qu'une

étude ajoutée à une autre et un temps perdu.

Le mal ne serait pas encore bien grand, si sur chaque partie il n'existait qu'une seule et même classification, dont la justesse et l'exactitude montreraient l'impossibilité d'en faire d'autres ; mais il y en a un grand nombre, et il peut y en avoir à l'infini. Nous ne classons les corps que d'après les impressions qu'ils nous font, et combien ces impressions peuvent-elles se multiplier, seulement d'après un de nos sens? qu'est-ce qu'il en doit résulter lorsqu'ils sont tous cinq en action, lorsque le tact en particulier fait considérer le poids, la densité, la température, etc : c'est une folie de classer pour tout le monde; classons donc chacun en particulier.

Un célèbre professeur de minéralogie fait des subdivisions en autant de se s que nous en avons pour fournir des caractères aux minéraux ; c'est

sans doute une bonne méthode, mais nos sens ne sont pas tous également exercés : le peintre, le musicien, le gourmet, le petit-maître, le médecin ont chacun leur sens favori, et il n'est personne dans le monde qui ne tienne plus ou moins de quelqu'un d'eux. Si tous nos sens étaient portés également à ce degré de perfection que nous admirions chacun en particulier chez ces individus, les moyens de classification seraient infiniment étendus, et pourraient même le devenir au point de ne plus s'entendre, parceque notre intelligence ne pourrait contenir la multiplicité des sensations, et encore moins en faire part aux autres : aussi remarque-t-on qu'une méthode, bonne ou mauvaise, s'il est vrai qu'elle puisse être l'une ou l'autre, est d'une plus longue durée quand la science est encore au berceau, ou plutôt quand les esprits qui la cultivent ne sont pas encore développés ; parcequ'ils ne con-

çoivent pas cette science autrement qu'ils l'ont apprise, et ne se doutent pas que la méthode n'est qu'un moyen auxiliaire pour s'entendre mieux. Les logiciens, en développant l'art de penser, ont frayé le chemin à toutes les classifications et méthodes, sans les rendre plus susceptibles de justesse et de vérité; parceque, comme je le répète, nous ne sentons, nous ne pensons pas tous de la même manière, au point que toi, Badé, qui, de tous les hommes que je connaisse, es celui qui se rapproche le plus de ma manière de voir, tu n'approuveras peut-être point ce que je dis, et juge ce qu'il en serait si je rendais mon sentiment public.

Je pense que la classification n'est qu'une méthode très-arbitraire pour conserver dans la mémoire les objets, suivant l'ordre de leurs rapports et de leurs affinités, et qui peut être créée à volonté, changée, retournée, sans ja-

mais cesser d'avoir les mêmes avantages, pourvu qu'elle conserve toujours les objets dans leurs rangs de ressemblance et d'analogie.

Encore un mot. Solano pouvait classer les maladies par le pouls, et sa classification aurait pu être bonne; beaucoup de médecins l'auraient blâmé, critiqué suivant l'usage, et quelques-uns lui auraient rendu justice : sur ces entrefaites Bordeu serait survenu; non-seulement il aurait confirmé la méthode du médecin espagnol, mais il lui aurait donné plus d'étendue; bien plus, dans la suite il aurait pu, par son crédit et son influence, la faire adopter généralement comme la meilleure et la plus sûre des méthodes nosologiques. C'est l'histoire de toutes les connaissances humaines; un homme ou deux peuvent tout changer.

Je souffre quand je vois un professeur justement célèbre, chargé d'instruire publiquement, dire : Voilà ma

méthode. Ce n'est pas dire : voilà les choses telles qu'elles sont, sans pouvoir être autrement; mais c'est publier: Voilà comme je pense; je suis sûr de bien penser, et vous ne pourrez pas faire autrement que moi. C'est le cri de la présomption la plus aveugle. O homme, qui enseignes des hommes comme toi, crois que tes vastes connaissances ont étouffé ton jugement! transmets-les comme tu pourras, et songe que parmi tes auditeurs il peut se trouver de justes appréciateurs de tes paroles.

LETTRE XXV.

Oura, à Chacas.

De....., en Province, à Paris.

Huit, dix, vingt, trente noms appartiennent quelquefois à la même plante, également bien connue sous

chacun d'eux en particulier par les botanistes qui les leur ont imposés, mais absolument ignorée par les autres.

Cette manie de nommer, qui s'est étendue depuis les Linnés vivans qui en ont le droit, jusques aux moindres herboristes de département, qui doivent étudier ce qu'ils ne savent pas, a introduit dans cette science un chaos, une confusion qui en fait une obscure barbarie, de simple et claire qu'elle est par elle-même.

Un misérable herboriste, à qui le hasard aura fait trouver un morceau de lichen, se croira en droit de lui donner le nom d'un autre herboriste aussi obscur que lui, et voilà nos deux hommes réputés naturalistes parmi tous les chercheurs de plantes ; race ignorante et orgueilleuse, qui appelle étude de la nature l'art de l'embrouiller sous des noms singuliers, qu'elle croit grecs parcequ'ils sont barbares.

Qui reconnaîtrait le système de

Linné dans le nombre des jardins de botanique de la capitale ou des départemens, surtout quand il y a un petit professeur qui a fait un voyage aux Pyrénées et même aux Canaries?

Tu sais que la société des Amis m'a ordonné de me séparer de toi en arrivant à Paris, pour me porter dans les provinces, et recueillir ce qui peut l'intéresser. La botanique fut toujours ma passion favorite, et dans mes courses je n'ai laissé aucune ville qui eût un jardin, sans le visiter; j'y ai souvent reconnu les plantes qui m'étaient familières, et rarement les noms qu'elles tenaient des grands naturalistes. Chaque chef de ces jardins se regarde comme un petit souverain, qui en change les lois à volonté, sans qu'on lui trouve à redire : tant pis pour les étrangers et les voyageurs qui ne les connaissent pas; il lui importe fort peu qu'ils s'instruisent, pourvu qu'à la confusion qu'il a introduite on sache qu'il a fait une méthode.

Il y a de quoi s'impatienter contre ces novateurs de botanique. Pensez-vous, chétifs, être meilleurs naturalistes que Linné, qui, pour ainsi dire, créa la science, et que le plus célèbre des Jussieu, qui l'a portée à sa dernière perfection? Au lieu de corriger leurs méthodes ou leurs systèmes, étudiez-les bien, et mieux vous les connaîtrez, mieux vous verrez que vous n'êtes que d'ignorans réformateurs. Quelle nécessité y a-t-il d'augmenter ou de diminuer les classes, de multiplier les genres et de changer les noms des espèces? qu'importe qu'un arbre soit appelé *nux juglans* ou *juglans regia*, quand on sait que c'est le noyer ordinaire, dont la noix est si commune? qu'importe que ce soit *pimpinella, poterium* ou *sanguisorba*, quand il s'agit de pimprenelles?

Mais quelle idée doit prendre de la méthode un homme de bon sens qui croit que vous en avez, quand vous

lui faites voir un graminée au milieu des valérianes, une joubarbe entre la benoite et la reine des prés, les pimprenelles séparées et transportées parmi des ordres étrangers? Lui direz-vous que c'est parceque l'étamine est comme ci, le pistil comme ça? Cela est possible, vous répondra-t-il; mais cependant cette plante ressemble à celle-là, et vous l'en avez séparée par une autre qui n'a aucun rapport avec elle; vous lui répliquerez donc comme le médecin de Molière : C'était bien comme cela autrefois, mais depuis nous avons tout changé. Encore une fois, étudiez la logique de Condillac, qui vous apprendra comment il faut faire une méthode intelligible. Si Linné ne vous plaît pas, ou que vous ayez raison de lui reprocher ces mêmes défauts, suivez Jussieu, qui est simple, et ne corrigez ni l'un ni l'autre.

LETTRE XXVI.

OURA, AU MÊME.

De ......, en France, à Paris.

Les petits botanistes, c'est-à-dire ceux qui ne le sont que pour faire des méthodes ou donner des noms, et parconséquent défigurer la science, vivent plus long-temps et plus heureux que ceux qui l'ont enrichie, et l'on ne voit qu'avec douleur les peines et les malheurs qu'ont endurés ceux-ci, lorsqu'on parcourt l'histoire de leur vie et de leurs voyages.

Linné, pendant ses études, était réduit à une telle indigence que pour se chausser il raccommodait de vieux souliers avec du carton : sa nourriture était moins que sobre; cependant il trouva à Upsal, sa patrie, des amis et des protecteurs; mais quand après une

une longue absence et des voyages, il y revint, il ne trouva plus que des ennemis et des envieux. Il lui fut défendu de continuer un cours d'histoire naturelle qu'il avait commencé. Vallerius, son émule en minéralogie, Heister, Siegesbeck, Ludwig, le censurèrent cruellement; Haller, irrité par de faux rapports, le menaçait de sa redoutable censure : il fallut que le naturaliste suédois s'abaissât à demander grace par trois lettres, qu'Haller a eu la faiblesse ou la vanité de publier vingt ans après. Buffon ne laissait échapper aucune occasion de jeter le vernis du mépris sur Linné et sur ses principes. La seule école de Montpellier respectait Linné, et le seul Boërhaave était son consolateur; mais il ne fut pas moins accablé par les traits de tant de critiques : un pénible travail long-temps soutenu, en faisant diversion à ses chagrins, concourut beaucoup à hâter son dépérissement.

Il se vit privé successivement de toutes ses facultés intellectuelles, et la dernière année de sa vie il n'était plus qu'un être végétant ; sa mémoire s'était tellement affaiblie, que souvent il ne se rappelait pas les objets les plus vulgaires.

Tournefort fut attaqué par les Miquelets, en herborisant sur les crêtes des Pyrénées.

L'Ecluse, le père de la saine botanique, en traversant les Pyrénées, se cassa un bras ; quelques années après il se fractura la jambe : sans être ébranlé par ces accidens, il entreprend sur les Alpes du Tyrol un troisième voyage, dans lequel ayant été précipité sur des rochers, il se casse la cuisse et demeure paralytique le reste de ses jours.

Le père Plumier, après avoir deux fois parcouru l'Amérique, et après avoir enrichi la science botanique d'un grand nombre de genres et d'es-

pèces, succombe des suites de ses pénibles voyages, à une inflammation de poitrine.

Joseph de Jussieu, envoyé au Pérou par ordre de Louis XV, excite la jalousie de quelques Espagnols, qui, après avoir plusieurs fois attenté à sa vie, le font succomber sous l'effet d'un poison terrible qui lui ôte ses facultés intellectuelles.

Le célèbre Commerson, dont le génie ardent lui faisait braver tous les périls, après avoir recueilli les productions du globe entier, va périr en Asie, sans avoir la consolation de publier ses découvertes.

Dombei, après avoir été plusieurs années à parcourir le Pérou, revient en Europe avec plus de six cents espèces qu'il avait découvertes; mais, attaqué par l'envie, abreuvé d'injustices, il présentait à ses amis alarmés l'image de la santé la plus délabrée: il s'embarque une seconde fois, et

devient l'esclave d'un pirate qui le mène en Afrique.

Séguier, auteur de la Flore de Vérone et des montagnes voisines, n'échappa à la mort que par un stratagême : pendant ses excursions botaniques, les bergers de ces contrées avaient résolu de le jeter au fond des précipices.

Lippi fut assassiné dans les déserts de l'Abyssinie.

Forskal, en parcourant l'Arabie, mourut de la peste.

Pollich, auteur de l'Histoire des Plantes du Palatinat, en traversant les marais de ces contrées, y contracta une fièvre qui le conduisit au tombeau.

Riche et Bruguière sont morts à la fleur de leur âge.

Gmelin fut tué par les Tartares, en parcourant les montagnes de la Sibérie et le mont Altaï.

Le comte de Mattusska, qui a donné

la Flore de la Silésie, puisa sur les montagnes de ce pays le germe d'une affection de poitrine qui l'enleva de bonne heure.

Bannister, en herborisant sur les monts de la Virginie, fut écrasé sous un roc.

Scheuchzer, après avoir souvent escaladé les plus hautes crêtes des Alpes, en y retournant pour vérifier ses observations sur un tronc d'arbre pétrifié, est attaqué d'un crachement de sang qui l'emporte à l'âge le plus vigoureux.

Pona, dans le seizième siècle, faillit à être tué par les bergers, en herborisant sur le mont Baldo, près de Vérone.

Hasselquist, élève de Linné, parcourt l'Egypte et la Palestine; après avoir été attaqué plusieurs fois par les barbares, il est saisi, en revenant en Europe, de la phthisie, dont il mourut à trente-sept ans.

Sparmann a mille fois couru le risque d'être la proie des bêtes féroces.

Sonini de Manoncour a été deux ou trois fois battu, volé et dépouillé par les barbares de la Basse-Égypte.

Nicolas Bondt, professeur de botanique à l'Athénée d'Amsterdam, est mort à trente-un ans.

Le docteur Steller, russe, meurt en herborisant dans le Kamschatka.

De trente savans suédois ou danois, trois seulement ont revu leur patrie; tous les autres sont morts encore très-jeunes.

LETTRE XXVII.

CHACAS, à BADÉ.

De Paris à Oningo.

LES maladies communes ont ordinairement une invasion insensible et graduée, qui permet aux parens et aux amis de recourir à temps aux secours de la médecine pour la personne qui leur est chère, et leur tendre sollicitude n'est bornée qu'à suivre les sages conseils d'un médecin expérimenté.

Mais dans ces violens accidens où, par une cause extraordinaire, les plus terribles symptômes viennent porter le trouble et la douleur au milieu de la santé la plus florissante; dans ces circonstances, dis-je, où l'on ne peut attribuer qu'à un poison terrible

les signes précurseurs de la mort, que fera une famille alarmée dans une pareille situation, qui ne lui donne ni le temps de faire appeler un médecin assez tôt, ni, ce qui vaut mieux dans un cas aussi pressant, la présence d'esprit de sauver un malheureux par des secours prompts et faciles, et qui se trouvent partout sous la main?

Que deviendra le malade, si sa famille attend le médecin pour avoir du secours? que deviendra-t-il encore si, après avoir été long-temps attendu, le médecin, ayant grande confiance aux médicamens chimico-pharmaceutiques, envoie à l'apothicaire une formule dont l'effet sera très douteux, et qui n'aura d'autre avantage réel que celui de pallier le mal par l'espérance; et si, pour désespérer le médecin lui-même, le crime, si c'est un suicide, l'ignorance, si c'est par erreur, ne permettent pas

au malheureux souffrant de dire quel est le genre de poison qui le mine, quelle probabilité aura-t-il pour le sauver ?

C'est en vain que dans ces circonstances malheureuses le zèle des philantropes ait imaginé mille espèces de secours ; la lenteur, la difficulté, le trouble, l'ignorance, l'incertitude dans des momens si pressans, laissent au poison le temps d'exercer ses ravages, et au médecin sensible la triste conviction de l'incertitude et de la faiblesse de ses moyens.

Il faut donc trouver une ressource universelle, quiréunisse desavantages certains sans aucune espèce de danger ni de mesure dans son application. Eh bien ! elle existe, elle se trouve partout, en tout temps, en toute occasion, et n'a d'autre désavantage que celui de paraître trop commune aux yeux du vulgaire, qui n'estime que les choses rares et singulières. C'est

l'eau, ce fluide si nécessaire aux usages de la vie et à l'existence de tous les êtres, ce fluide qui a été justement célébré comme la panacée la plus universelle, c'est sur lui que nous devons fonder notre espoir dans tous les cas d'empoisonnement; aucun danger ne l'accompagne, ses excès ne nuisent pas; bien loin de là, jamais liquide avalé ne fut si utile pour distendre l'estomac et délayer en grande eau une substance terrible qui s'attache à ses parois.

Avant d'aller plus loin, considérons quels sont les principaux poisons et les plus susceptibles d'être employés; nous verrons ensuite si ce qu'on nomme contre-poison mérite vraiment ce nom.

Tous les corps de la nature, inertes ou vivans, les plus insipides comme les plus actifs, enfin, ceux qui à nos yeux réunissent le moins de propriétés comme ceuxqui en ont le plus, ont

tous une action quelconque, sensible ou insensible, sur les substances qui ne sont pas de même nature qu'eux; c'est un effet de cette loi universelle par laquelle tout vit, tout se meut, tout agit. Notre corps, un des êtres les plus compliqués et les plus susceptibles de recevoir des impressions, doit donc, par cette raison, se trouver affecté de tout ce qui le touche; cette assertion démontre que tout est médicament, que tout est poison, depuis le froid silex et le lichen insensible jusqu'au sublimé et à l'aloës, puisque toute substance agit parconséquent sur lui.

Or l'action de ces poisons, de ces médicamens, car ces mots, à la rigueur, sont tellement synonymes qu'ils désignent souvent les mêmes substances, et ce n'est que leur emploi qui leur fait donner l'un ou l'autre de ces noms; comme cette action, dis-je, varie infiniment dans ses différens

degrés de force et d'intensité, il en résulte des effets qui leur sont analogues, et qui prennent le nom d'empoisonnement chaque fois qu'ils tendent à la destruction de l'individu. Les poisons sont très-nombreux, et se trouvent particulièrement dans les règnes végétal et minéral : ce dernier renferme les plus actifs et les plus violens, et c'est sur eux que nous insisterons un peu. Les principaux sont : le muriate suroxigéné de mercure, les oxides blancs, jaunes, rouges d'arsenic, l'oxide de cuivre vert, le muriate d'antimoine, le nitrate d'argent, la potasse caustique, etc. L'arsenic ; il est soluble dans tous les liquides ; c'est le plus indomptable des poisons ; il ne peut être ni masqué ni mitigé d'aucune manière ; il se retrouve facilement parmi les ravages qu'il cause, et trahit toujours le scélérat qui l'emploie : son activité brûlante ne le cède peut-être qu'au su-

blimé, encore plus terrible que lui, et d'autant plus que sous un très-petit volume il produit les mêmes effets. Il est si prompt et si pénétrant, qu'il se trouve absorbé par les voies de la déglutition, presque avant que d'entrer dans l'estomac; c'est pourquoi on ne le trouve jamais à l'ouverture des cadavres, et ce n'est que par les désordre squ'il a causé s,qu'on peut présumer son existence. Le signe le plus certain des empoisonnemens, quels qu'ils soient, et qu'il est bon de rappeler ici, c'est la séparation de la tunique veloutée de l'estomac; ce que ne fait jamais la putréfaction.

Que faire donc si, par inadvertance ou par dessein, un malheureux se trouve empoisonné, et si le poison est violent ? Un instinct conservateur, un besoin même le porte à boire; eh! grand Dieu! qu'il boive, et que ce soit de l'eau; qu'il s'en gorge, qu'il en distende son estomac : raf-

fermissez en lui cet instinct qui parle et que la crainte étouffe ; engagez-le, forcez-le à boire ; l'excès n'en est pas à craindre, il n'est que bienfaisant. Faites-le vomir, s'il ne le peut pas, avec un corps introduit dans son gosier ; une plume, des cheveux sont bons pour cela ; tout est précieux dans ces momens, il faut tout employer ; il faut vîte se procurer de l'émétique, en mettre dans l'eau qu'il boit, et se hâter de lui faire rendre une substance dont la présence fait tout le danger.

L'émétique a été conseillé ; mais on n'a pas assez insisté sur son emploi, qui malheureusement ne doit avoir lieu que dans les premiers instans, passé lesquels il ne peut qu'augmenter les ravages du poison.

Je répète que l'émétique n'est nécessaire que dans les premiers instans, parceque si le poison a eu le temps d'exercer ses désordres, ou

d'être absorbé, il ne fera que les augmenter en agitant ou en stimulant encore l'estomac. Dans ce cas, emploiera-t-on les antidotes, les alexipharmaques? Non, car de quel effet seraient-ils s'il n'y a plus de poison, ou si tous ses ravages sont finis? ils ne feront que surcharger un organe qui a besoin de repos, si le mal n'est pas trop grand, ou qui doit amener la mort s'il est trop désorganisé. On conçoit donc qu'il faut la présence des poisons pour les combattre avec les secours pharmaceutiques; mais s'ils sont présens, pourquoi ne pas les faire rendre par l'émétique? Ce peu de mots fait concevoir l'inutilité et même le danger des antidotes, puisqu'on a des moyens préférables. Les praticiens qui les emploient, regardent les poisons dans l'estomac du même œil que dans les cornues; ils se proposent de leur faire subir une décom-

position dans cet organe, afin de les neutraliser ?

Qui est-ce qui concevra comment un homme de sang-froid peut avoir une pareille idée ? Il faut être diable ou chimiste , ou plutôt tout-à-la-fois l'un et l'autre.

Je suis persuadé qu'il existe de bons dissolvans des substances corrosives ; mais sont-ils de nature à être introduits dans l'estomac sans danger ? Il en est de bons, disent quelques médecins, qu'on peut donner sans crainte, pourvu qu'on les mitige ; mais une fois affaiblis, leurs effets seront-ils les mêmes contre une substance qui ne s'affaiblit pas même quand le malade expire.

Je reviens au dissolvant universel, l'eau, qui ne peut être employée assez tôt , ainsi que l'émétique , dans le cas pourtant où la nature astringente du poison n'empêcherait pas la dégluti-

tition. Hors ces secours, plus d'espoir si l'on n'a pas su les employer à temps: l'estomac percé, corrodé, réduit en putrilage, ne serait pas mieux rétabli par l'eau que par les antidotes.

Ces secours ont l'avantage d'être propres à tous les poisons quelconques, parcequ'ils ne consistent que dans leur réjection par le vomissement, après avoir été bien délayés dans un liquide.

Une raison toujours bonne quand il s'agit de donner des préceptes simples, faciles, à la portée de tout le monde, est la facilité, la promptitude et la clarté avec lesquelles on peut administrer aux malheureux des secours aussi utiles que pressans, quand l'éloignement des médecins et des pharmacies ne permet pas de chercher à temps d'autres secours, s'il en est de meilleurs.

LETTRE XXVIII.

CHACAS, au même.

De Paris à Oningo.

JE t'ai parlé dernièrement des poisons ; aujourd'hui je te parlerai des lithotriptiques : ces substances ne diffèrent entre elles que par le nom et la manière de les employer.

Ceux qui ne vivent point selon les inspirations de la nature sont sujets à une maladie appelée *le calcul*, et il est plus fréquent dans les villes que dans les campagnes, parceque la transpiration est moins considérable pour exciter hors du corps les matières salines et terreuses, d'où se forment les incrustations de la vessie et des articulations.

C'est une maladie cruelle, pour la-

quelle mille personnes offrent des spécifiques sous le nom de *lithontriptiques* ; médicamens très-variés dans leurs compositions, quoiqu'ils aient toujours le même effet, celui de rapporter beaucoup d'argent à leurs inventeurs, et nul soulagement aux malades. Leur pratique peut être mise à côté de celle des contre-poisons, et n'a dû être proposée que par des hommes entièrement chimistes.

Il n'y a pas de doute que les contre-poisons soient moins nuisibles que les lithontriptiques, parcequ'ils sont moins actifs et moins corrosifs que les substances contre qui on les emploie ; et si le plus souvent ils n'ont pas d'effets sensibles, ils n'aggravent que rarement le mal, pendant que ces derniers, tant faibles soient-ils, sont toujours trop violens pour un organe qui n'est habitué qu'à contenir son propre liquide sécrétoire, et en cela bien différent de l'estomac

qui admet sans danger un très-grand nombre de substances, même d'une nature fort opposée. Les pierres n'agissent sur la vessie que par leur poids ou par l'inégalité de leurs surfaces, et si à la gêne que cet organe éprouve déjà par leur présence, on y introduit un liquide lithontriptique, l'acide muriatique étendu d'eau, par exemple, n'est-ce pas évidemment faire naître les symptômes les plus cruels par l'érosion ou la crispation des tuniques, et faire nécessiter promptement une opération, la seule ressource qui reste, et dont l'issue est d'autant plus suspecte que la vessie est plus désorganisée.

Avant d'établir une semblable pratique, il aurait fallu décider quelle est la plus facile à altérer de la pierre ou de la vessie, en employant les mêmes moyens; et quand même la vessie aurait été jugée la moins susceptible de destruction, ce que je

suppose ici, on n'aurait pas eu une indication plus favorable pour employer les lithontriptiques, parceque l'urine affluant continuellement, aurait détruit par elle-même leur effet. En pensant qu'en fait de chimie un liquide agit de préférence sur un autre liquide, on leur a attribué quelques effets qui assurément leur sont communs avec tous les fluides, ceux de diviser, d'étendre une urine trop épaisse, et parconséquent susceptible de déposer des concrétions, et dans ce dessein on ne pourrait blâmer personne d'employer l'eau pure, qui n'a jamais nui à aucun viscère, et qui est le dissolvant universel.

Mais ce qui est admirable, c'est cette opération hardie par laquelle les chirurgiens européens tirent de la vessie de leurs malades ces pierres qui y ont pris naissance. Cette opération, qu'Hippocrate connaissait et craignait de pratiquer, parceque les calculeux

étant rares autrefois, était regardée comme mortelle; et ce ne fut que ses successeurs qui, observant que d'un siècle à l'autre ils devenaient plus nombreux, ils se hasardèrent à les opérer, et les succès dissipèrent leur crainte. On trouve parmi les plus célèbres lithotomistes, depuis Hippocrate, Ammonius et Mégès jusqu'à Celse, qui nous donna une exacte description de cette opération. Elle fut pratiquée par Paul d'AEgine, Albucasis et plusieurs autres, ensuite négligée jusqu'au quatorzième siècle, où Gui de Chauliac la renouvela. Dans le 15e siècle, Germain Colot imagina une méthode nouvelle, qu'il tenta avec succès sur le criminel de Louis XI; dans le 16e siècle, Jean des Romains, Marianus Sanctus, Octavien Deville pratiquèrent le grand appareil; enfin, la famille des Colot, Covillard, Thevenin, Tolet hâtèrent les progrès de cette partie et la disposèrent à la

perfection où elle est aujourd'hui. Parmi le grand nombre de méthodes proposées et mises en usage par divers opérateurs, je ne sais pas pourquoi ils n'en adoptent pas une seule, qu'ils rendraient universelle d'un commun accord; par exemple, la méthode d'Hawkins corrigée par Louis, qui me paraît plus simple, plus facile, moins douloureuse que les autres.

LETTRE XXIX.

CHACAS, au même.

De Paris à Oningo.

EN médecine on ne s'occupe pas beaucoup de l'origine des maladies, parceque cela n'est pas fort utile pour leur traitement, et que d'ailleurs il faudrait remonter trop haut dans l'antiquité pour en reconnaître quelques-

unes, sans pouvoir peut-être approcher de l'époque de leur première apparition. Voyons celles qui sont nouvelles; elles sont peu nombreuses, et la maladie vénérienne est la principale. On ne sait pas précisément d'où elle est sortie, parcequ'elle s'est montréepresquesubitement, ou peut-êtreparce qu'elle s'est manifestée avec plus d'intensité à la fin du quinzième siècle. Des personnes d'un sens droit la regardent comme le signe et l'effet du dernier degré de corruption, qui ne doit point être exempt des peines attachées à tous les genres d'excès, et cette assertion seule explique peut-être comment elle a pris naissance.

Il est à présumer qu'elle est née de la même manière qu'ont disparu le *typhus*, l'*avante*, le *pachy*, les *magni lienes*, le *morbus scytharum* d'Hippocrate, le *gemmursa* de Pline, qu'on s'efforce de retrouver parmi les maladies modernes, tout comme on cherche

cherche à prouver que la *syphilis* n'est que la lèpre des anciens; c'est dire en un mot qu'on n'en sait rien, et qu'il est plus prudent de douter sur une chose obscure que de hasarder une opinion.

Enfin, quoi qu'il en soit, le peuple Italien, honteux d'en être infecté, l'attribue aux galanteries françaises, et les Français, de leur côté, la rejettent sur la lubricité italienne, pendant que les autres peuples s'accordent à en faire honneur à ces deux nations : mais l'opinion du vulgaire n'ayant pas prévalu chez les hommes qui pensent, il a fallu que les savans aient donné leur avis, et ils s'y sont pris d'une manière à mettre tout le monde d'accord. Plus poli qu'un homme du peuple, il ne convenait pas à un lettré français de l'attribuer à la patrie d'un autre lettré anglais ou italien, parceque celui-ci en aurait pu faire autant de son côté; et

d'ailleurs entre savans on est tous amis, et l'on ne s'injurie pas. Dans la perplexité où l'on se trouvait donc de savoir précisément d'où cette funeste maladie était sortie, l'Amérique, nouvellement découverte, leur fournit un heureux expédient pour s'en débarrasser, et d'un commun accord le nouveau continent fut accusé de leur avoir envoyé la syphilis, conjointement avec la salsepareille et le gayac pour s'en guérir.

Le Canada ne possédait point alors de doctes pour répondre; la nuit de l'ignorance n'avait pas encore disparu devant le grand jour qui commence à naître pour lui, et dont l'aurore nous éclaire. Oh! si jamais je pouvais me venger de l'injure faite a tout le climat; si le ciel me donnait assez de force pour les obliger à regarder la vérité en face et à rougir devant elle, quels tableaux!... Vois ces Européens prêchant la vertu de la même bouche

qui chante la volupté, condamner le libertinage et s'enfoncer dans les débauches les plus effrénées; loin d'exposer ou de bannir les justes victimes de ces débordemens, leur bâtir des lieux de retraite pour reprendre une nouvelle santé, qui doit être encore sacrifiée, pendant que l'innocence timide et avilie meurt en détail par l'indigence et expire dans le besoin.

On voit quelquefois une maladie singulière frapper un malheureux Iroquois; elle n'est point due à la débauche, mais elle tient à la colère de quelque divinité : si, après les épreuves des jongleurs, la médecine ordinaire étant inutile, la maladie ne guérit pas promptement, sans aucun égard, la nation, d'une voix unanime, le chasse hors de son sein et l'exile loin des lieux où il est né, sacrifiant ainsi les liens du sang et de l'amitié à la salubrité des citoyens et au gré de la divinité offensée. Mais si ses

déréglemens lui avaient causé la maladie européenne, par tout ce que le Canada a de plus sacré, il serait enterré vivant dans les marais du lac Toncton avant qu'il eût songé à se guérir.

Cependant j'ai fait des recherches à ce sujet ; j'ai fouillé dans les écrits nés avant la prétendue apparition de cette maladie, et j'ai arraché à ces mêmes Européens qui nous accusent, des armes pour les combattre. C'est dans leurs ouvrages où j'ai puisé et les preuves de l'innocence de notre continent, et les témoignages certains de l'ancienne corruption du leur. On trouve d'abord Conrad Schelling, qui parle des succès qu'ont toujours eus les étuves et le mercure dans la maladie vénérienne; à-peu-près dans le même-temps Widemann avait observé la même chose. En 1496, Brant, médecin suisse, savait qu'elle était répandue dans toute l'Europe; ce qui

suppose qu'elle avait dû être fort antérieure à cette époque : il en indique fort bien le traitement. Montesautre et Léonicenus prétendent en trouver des traces dans les écrits des anciens. Pierre Pinctor, qu'Astruc n'a pas cité, dit que la maladie syphilitique s'est d'abord manifestée en 1483, mais que ses ravages ont été plus terribles en 1494, ce qui est à-peu-près l'époque où S. S. le pape Alexandre VI en fut attaqué, ainsi que son neveu et plusieurs autres individus du haut clergé. On lit encore que le duc de Lancastre, Jeant de Gent, se mourant en 1399, montra à son pupille le roi Richard second, les effets du libertinage sur une partie de son corps tombée en pourriture. Plus anciennement on trouve des amendes attachées par des ordonnances, à toute prostituée qui n'est pas saine; et d'après un grand nombre d'autres preuves, qu'il serait trop long de rapporter, on peut con-

clure que Freind et Astruc se trompent en donnant à la syphilis une origine postérieure d'un demi-siècle, puisqu'il est certain qu'elle existait en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Il est des auteurs si subtils, qui pour prouver ce qu'ils avancent sur cette maladie, assignent l'année, le mois, le jour même où elle commença. Ce fut le 4 mars 1493, époque mémorable où elle se manifesta pour la première fois; et certes, pour se répandre avec autant de rapidité et d'universalité qu'elle le fit alors, il fallait que l'ancien continent y eût bien des dispositions.

LETTRE XXX.

IAGO, à BADÉ.

De Paris à Cningo.

J'ÉTAIS hier chez un médecin fort renommé pour les cas particuliers, et avec qui je suis lié depuis quelque temps. Pendant qu'il était en affaire avec d'autres personnes, je jetai les yeux sur son secrétaire, et je lus le commencement d'un mémoire à consulter qui me parut singulier. Je le copiai promptement, sans qu'il s'en apperçût, ainsi que la réponse écrite de sa main. Je te l'envoie aujourd'hui; cela t'apprendra mieux comment on peut avoir des hommes précoces dans tous les genres, que tous les détails que je pourrais te donner.

Un enfant de dix ans, sain, bien portant, d'un caractère simple, doux,

franc, égal, est destiné à l'état d'artiste par ses parens ; mais il n'a point d'imagination, point d'enthousiasme, d'activité, de sensibilité, de sentiment pour le beau idéal ; il n'a qu'un sens droit, juste, imperturbable ; parconséquent ses dispositions sont nulles pour cultiver les beaux arts avec succès.

Trouver les moyens de lui donner une susceptibilité requise, par tout ce qu'offre de ressources la médecine physique et morale.

Réponse. Le sensorium de cet enfant n'est pas assez stimulé, les organes des sens ne sont pas assez susceptibles, son système nerveux trop lâche ; d'où il naît : indication claire à remplir et méthode facile à exécuter. Ainsi, tomber sur l'enfant à coups de verges sans aucune raison de le faire ; le conduire de suite à quelqu'une de ces représentations dramatiques où le malheur et l'infortune

viennent accabler un homme vertueux; de là, le mener à un repas somptueux, l'engager à boire, à s'enivrer, et promptement le punir de l'avoir fait ; agir à son égard sans raison, sans justice, afin de faire sortir son cerveau hors de l'état de calme où il se trouve. Frappé de semblables procédés, il croira que vous devenez fou ; cela l'excitera, l'engagera à chercher comment on peut devenir fou, et comment étant fou on peut être injuste. Ne lui donnez aucun repos, pas même celui de la réflexion ; il faut qu'elle naisse toute seule par la force des choses. Il faut agiter le corps, mais seulement autant que l'esprit en a besoin pour être toujours en haleine. Tâchez qu'il commette quelque faute ; loin de l'en punir, récompensez-le : une autre fois, punissez-le très-sévèrement. Donnez-lui de la nourriture, quelquefois beaucoup, quelquefois point ; forcez-le à en trouver

lui-même : ce ne serait point un mal qu'il maigrît un peu. Sans l'en prévenir, soumettez-le aux décharges électriques, magnétisez-le même ; il serait bon que vous fissiez devant lui quelque opération cabalistico-chimique où il aurait la plus grande part ; rien ne frappe tant les enfans. Enfin, point de relâche ; riez, criez, chantez, frappez-le, dites-lui qu'il n'est qu'un sot, et qu'il devient imbécille parcequ'il ne fait pas comme vous : son âge est celui de l'imitation ; pour vous plaire, il fera comme vous ; ce ne sera pas encore assez, il faudra qu'il en fasse davantage. Enfin, de toutes sortes de manières excitez son esprit par la folie, la bizarrerie, la justice et l'injustice dans les procédés, par les tableaux du bonheur, du malheur ; ensuite vous le faites tomber dans les idées du beau, du grand, du sublime ; vous lui ferez sentir que tout ce qui nous entoure est vil,

méprisable, commun, et lui - même sentira que tous ces usages d'extravagances ne sont pas effectivement beaux; il réfléchira sans doute qu'on peut trouver quelque chose de mieux; déjà il composera dans son cerveau, de nouvelles idées naîtront, il en sera étonné et cela lui en fera naître d'autres; bientôt il ne sera plus qu'un être étranger à ce monde, il en aura créé un qui l'absorbera tout entier. C'est le cas de lui mettre entre les mains le pinceau, le burin ou le violon; c'est dans cette première effervescence de l'âge que les grands talens se développent; s'il se refroidit, recommencez sur lui vos exercices plus fort que jamais; il est déjà susceptible, il le deviendra encore davantage, et si la force de son cerveau a le bonheur de résister à tout ce manége : en un mot, s'il ne devient pas fou, à quoi il faut

prendre garde, vous aurez un artiste sublime.

Nota. Nous possédons beaucoup de recettes pour augmenter l'intelligence et la susceptibilité, et si nous avons préféré de donner celle-ci, c'est qu'elle a parfaitement réussi sur un enfant qui, à l'âge de sept ans, avant de savoir lire, avait déjà fait des prodiges, et qui promettait un génie supérieur si la tête ne lui eût tourné. Cela tient au peu de ménagemens que l'on a mis dans les graduations nécessaires à ce genre d'éducation.

Tu prendras cette consultation pour une fable, si tu veux; mais je ne penserai pas comme toi.

LETTRE XXXI.

OURA, A CHACAS.

De ......, en France, à Paris.

L'ART de guérir, chez les anciens, n'appartenait qu'aux hommes respectables, dont les cheveux blanchis et l'aspect imposant annonçaient une longue expérience et un grand fonds de jugement. Chez les modernes, il est encore le partage de quelques hommes recommandables par leurs lumières; mais ils sont étouffés par une foule de médicastres qu'un sexe encore plus ignorant prône et soutient jusque dans ses erreurs. C'est en province, et surtout dans les petites villes, que cette influence des femmes se fait sentir dans le soin des malades, et malheureusement pour

ceux-ci, ce sont les plus ignorantes, les plus superstitieuses, et enfin celles qu'une dévotion forcée a fait retirer de la société, dont elles ne sont que le rebut; ce sont celles, dis-je, qui le plus souvent dissertent sur la nature de la maladie et sur le choix d'un médecin. Les ministres de la religion qui, de leur autorité, traitent les malades, sont infiniment plus dangereux : quelques mots de latin, quelques mauvais livres de pratiques médicales composent leur érudition, et leur jugement altéré par elle est beaucoup plus dangereux aux malades que la maladie elle-même. Pasteurs malheureux, laissez mourir en paix vos ouailles, et ne les flattez pas par l'espoir de retourner à la vie; votre emploi est d'adoucir l'amertume de leurs derniers momens, et non de les précipiter.

J'espère, Chacas, que de semblables abus n'auront pas lieu dans nos

climats. Ton influence est grande parmi les six nations ; ne souffre pas que la plus noble des sciences y soit profanée : écris aux médecins pour leur faire sentir leurs prérogatives; écris aux femmes pour leur apprendre leurs devoirs ; écris enfin à tous nos compatriotes, afin qu'ils se tiennent en garde contre l'ignorance et la prévention.

LETTRE XXXII.

CHACAS, à NOKAÏ.

De Paris à Oningo.

VOUS êtes femme, Nokaï, vous êtes entêtée, bizarre et superstitieuse. Ce n'est point un reproche que je fais à vous; je le fais à la nature : elle n'a donné à votre sexe qu'un éclat passager qui lui soumet les hommes,

et un orgueil qui ne s'abaisse pas même quand son règne a cessé. Pendant que vous étiez dans la gloire de votre âge, une jeunesse studieuse passait ses belles années dans l'obscurité de l'étude et le silence de la méditation; et vous, occupée à captiver les regards, vous ignoriez seulement s'il y avait dans le monde d'autre art que celui de plaire.

Le temps a effacé sur votre visage le droit de commander, il vous a rendue à vous-même; sachez donc vous apprécier. C'est en vain que quittant les brillantes prétentions de la jeunesse, quand elle vous a fui pour jamais, vous cherchiez parmi les attributs des hommes des ressources de considération, que vous ne pouvez avoir, en revanche de celles que vous n'avez plus.

La nature ne vous ayant destinée que pour la reproduction, a mis tous ses soins à embellir l'époque de votre

vie qui remplit son but, et si alors elle a été généreuse, elle ne vous a rien laissé au-delà qui puisse un jour vous dédommager de la perte de tant d'avantages. En vous douant de tous les charmes du corps, sa prévoyance ne vous a donné qu'autant de force et d'intelligence que ses desseins le nécessitent, et n'a point voulu faire de votre sexe le vrai type de l'homme, qui est votre maître.

N'entrez donc point avec nous dans les temples consacrés à l'étude, elle exige le sacrifice des premières années de la jeunesse, et vous avez passé la vôtre dans les plaisirs : vos cheveux blanchis dans l'ignorance seraient pour elle un sacrilége ; fuyez donc ces lieux, et quand les circonstances de la vie exigeront qu'un docte se communique à vous pour vous commettre le soin de quelque malheureux souffrant, écoutez-le avec soumission et abstenez-vous de parler.

L'homme, par la force de son bras et par l'étendue de son génie, dispose de la terre, lit dans les astres, pénètre dans les mystères de la création, interroge tous les êtres; et vous, femmes, vous dont la présence ne l'attache qu'un moment de sa vie, et dont la faiblesse demande sa protection, vous oserez vous comparer à lui et même disputer de prééminence.

Nokaï, écoutez-moi. Long-tems votre piété vous a attachée au service des malheureux ; vous avez abandonné les charmes d'une vie douce et tranquille pour vivre au milieu de la douleur et la faire taire par vos soins ; mais cette piété trop fière vous fait croire que le zèle doit suppléer aux lumières que vous ne pouvez avoir, et vous fait dispenser d'entendre les conseils salutaires des ministres de la santé. Ces ministres, vénérables moins par les années que par une étude approfondie des misères hu-

maines, doivent être pour vous des oracles : ainsi, tenez-vous dans un profond respect pendant leurs décisions, et ne faites pas comme ces femmes d'Europe qui, ne connaissant pas les limites de leur intelligence, luttent avec les hommes de conduite et de sentiment.

Je vous le répète, dans les maux de toute espèce qui tendent à la destruction de notre corps, vous manquez des connaissances nécessaires pour y remédier de votre autorité. Consultez-donc, exécutez fidellement les ordonnances, et ne pouvant commander, sachez obéir ; c'est la fin qui vous est proposée : en vous créant la nature n'en eut point d'autre, et si dans le monde savant elle a voulu vous faire jouer le rôle d'un homme, quand vous avez cessé de remplir celui de femme, croyez qu'elle a manqué son but.

LETTRE XXXIII.

OURA, à CHACAS.

De...., en Province, à Paris.

JE rencontrai l'autre jour dans une maison le chirurgien d'une petite ville; son air de franchise et de simplicité me plut, et nous fîmes si bien connaissance qu'il se détermina à m'écrire ce qu'il pensait sur certains cas de pratique. Voici une de ses lettres :

« Monsieur, les professeurs dans leurs leçons, et les auteurs dans leurs traités, effraient tellement un chirurgien par les dangers et les accidens terribles dans la moindre opération, qu'il faut être bien téméraire pour oser mettre en pratique les préceptes qu'ils donnent : il semble qu'en vous conseillant ils aient résolu de vous

empêcher d'agir, et qu'ils aiment mieux que vous restiez dans une sage méditation des symptômes, que de tenter par un coup de main hardi le salut du malade.

» Depuis trente ans que je pratique, j'ai vu des cas assez rares pour mériter des consultations dans les villes et nécessiter le secours de plusieurs opérateurs; mais seul j'ai tiré parti de moi-même : sans craindre d'offenser un confrère ou d'attirer sa censure, et sans avoir devant les yeux ces observations effrayantes qui ne présentent jamais que l'idée d'une fin prochaine, et qui font trembler la main dans les momens les plus critiques, j'ai, dis-je, été dans beaucoup de cas plus heureux que je n'aurais dû l'attendre d'après ce que j'avais appris dans le cours de mes études médicales.

» Je vous en donnerai un exemple: Un homme a une hernie inguinale, augmentée par un effort; elle est dou-

loureuse, rénitente, et présente le plus haut degré de l'inflammation ; le malade rendant ses excrémens par la bouche est dans cet état depuis deux ou trois jours. J'arrive ; le taxis dans tous les sens, précédé des bains, des lavemens et même des saignées, ne donnent aucune facilité pour faire rentrer la tumeur, ni même aucune espérance pour calmer les symptômes les plus alarmans. J'ai recours à cet instinct médical, qui ne connaît point les raisonnemens, et qui est si utile dans les cas pressans : j'arrache mon malade de son lit et le mets sur un homme fort, de manière que ses jambes se fléchissent en arrière sur les épaules de cet homme, qui les contient par les pieds, en les serrant avec les mains sur ses côtés. Le corps est pendant en bas, mais cependant un peu fléchi, ainsi que la tête, pour détendre les muscles abdominaux : dans cette situation, j'ordonne à mon

aide de donner de fortes secousses sur les fesses du malade avec sa poitrine, pendant que de mon côté je comprime la tumeur, qui ne tarde pas à disparaître par l'arrachement des intestins ou de l'épiploon hors du sac herniaire. Le poids des viscères abdominaux portés en bas avec violence par les secousses ordonnées, opère seul cette réduction. Il n'y a ni inflammation, ni brides, ni adhérences qui tiennent; tout est entraîné dans l'abdomen, jusqu'au sac herniaire quand il adhère aux viscères étranglés, et le malade se trouve guéri ; il ne reste plus que l'inflammation locale, qui ne tarde pas à se dissiper. J'ai guéri par ce moyen un très-grand nombre de malades, qui, assurément dans une ville ou dans un hôpital auraient été opérés. Il est vrai, et il faut que je l'avoue, les mêmes personnes ont nécessité plus d'une fois le même traitement ; mais du moins avec cette in-

commodité elles ont vécu sans courir les chances d'une opération.

» Eh bien ! monsieur, on nous effraie ; écoutez ce pathologiste qui, abusant de la considération que lui ont donné ses études et ses recherches, se plaît à tenir ses auditeurs dans la crainte des déchiremens, des hémorragies, des gangrènes, des morts inopinées, et ne leur montre jamais les effets heureux de la hardiesse unie à la prudence.

» Mais à présent que la pratique m'a réussi, essayons la théorie, et nous verrons si elle s'accorde avec les faits. En employant de semblables procédés, on court risque de déchirer l'intestin, surtout s'il y a inflammation, et encore plus s'il y a adhérence ; mais que l'on considère un moment si l'adhérence ne peut pas être de nature à céder plutôt que l'intestin, de quelle étendue et de quelle force qu'elle soit ; car elle ne peut pas être d'une substance

stance tendineuse ou aponévrotique, et le moindre élève en anatomie sait bien quelle force considérable il faut pour rompre un intestin en deux dans l'état de mort, et combien dans l'état de vie cette force de la fibre n'est-elle pas augmentée ? Je veux supposer à présent que l'adhérence est telle que l'intestin ne peut être séparé du sac herniaire ; il en résultera alors que celui-ci suivra les viscères auxquels il est uni, et qu'il ne s'agira plus que de le contenir comme l'on contient une hernie commençante : alors l'opération ne sera utile que dans les cas de gangrène que l'on n'aura pas été à temps de prévenir ; ce qui sera extrêmement rare.

Je dis tout ceci à vous seul, car il ne me serait pas permis d'exposer ma théorie à tout le monde ; autrement je passerais pour un homme plus digne de traiter des Tartares que des Français, qui ne veulent jamais être

guérisque par les procédés adoptés par la mode ».

Tu vois, Chacas, que sans s'embarrasser de tous les procédés opératoires, il est dirigé par son expérience, et encore plus par cette présence d'esprit qui supplée à tout; j'ai été agréablement surpris de voir que ce chirurgien s'était servi du procédé que Fabrice d'Aquapendente conseille, et que quelques chirurgiens célèbres ont mis depuis en pratique avec succès, sans avoir eu assez de crédit pour le faire adopter généralement.

LETTRE XXXIV.

IAGO, à BADÉ.

De Paris à Oningo.

Tout cherche ici à montrer de la douleur et de la délicatesse, et cet

usage est fort éloigné de celui du Canada. Un Iroquois malade se garde autant qu'il peut de paraître souffrir, rien n'indique tant la faiblesse et la lâcheté : l'un et l'autre est honteux parmi nous; mais c'est bien le contraire ici. Dans ce qu'on nomme la bonne société, personne ne se porte bien, et indépendamment des véritables maladies, il en est de supposées, destinées à caractériser celui qui les a, suivant qu'il veut inspirer de l'intérêt, du respect ou de la considération; car on attache à certaines maladies certaines qualités qui rendent un homme tel qu'il veut être, et si tu étais à ma place, tu serais fort étonné de voir les attitudes et les figures propres à chaque personne, suivant son but.

Une jeune femme, par exemple, n'ira pas se faire bossue ou boiteuse, parce que cela entraîne une difformité nuisible à ses charmes; mais elle préférera les maux de nerfs, qui n'ont pas ce

désavantage, et qui ont la double propriété d'inspirer l'intérêt et de réveiller le desir.

Ainsi la goutte va fort bien à une personne grave et âgée ; elle suppose un homme comme il faut, qui a de quoi se dispenser de marcher.

De même, la vue doit être fort myope chez ceux qui travaillent beaucoup dans le cabinet, et tout jeune homme studieux doit avoir des lunettes.

Les maux de dents sont grossiers et n'appartiennent qu'aux gens de la campagne ; mais comme leur appétit vorace ne leur permet pas de souffrir de cette manière, on est porté à croire que quand ils souffrent c'est tout de bon.

Pendant long-temps les enfans avaient été dans l'usage de se bien porter ; mais depuis peu on les vaccine. Cela se pratique en leur introduisant un virus qui fait naître quelques boutons avec un peu de fièvre ; c'est, dit-

on, afin de les préserver de la variole : bref, on les rend malades pour les garantir d'une maladie.

Les savans se trouvent bien quelquefois d'être sourds : outre que cela les dispense de répondre aux questions embarrassantes, cela leur donne un air de profondeur et de concentration qui ne contribue pas peu à leur crédit.

Mais toutes ces maladies plus ou moins permanentes ne dispensent pas des occupations ordinaires où l'on est appelé par la société ; et si l'on a une partie de conséquence qui ne souffre aucuns dérangemens, il y a un genre d'excuse autorisé par l'usage qui donne une pleine liberté.

Par exemple, un homme en place qui veut aller à la campagne, ou donner chez chez lui une fête pendant huit jours, peut pour un temps se dispenser de ses fonctions en faisant savoir qu'il est indisposé. Comme ce mot ne souffre aucune réplique, une fois que le por-

tier en est prévenu, excepté les invités, personne n'entre. « Il est impossi-
» ble de monter, dit-il ; monsieur n'est
» pas bien portant. Il n'est pas néces-
» saire que vous sachiez si c'est la
» goutte ou la migraine ; il vous suffit
» de savoir qu'il y a indisposition, et
» je crois qu'on ne peut vous parler
» plus poliment pour vous empêcher
» d'entrer ». Tout le monde n'est pas également poli, comme par exemple un créancier, race incrédule et malhonnête : une indisposition ne l'arrêterait pas ; d'ailleurs, il serait bien aise de voir s'il est à craindre que l'indisposé n'emporte sa créance dans l'autre monde ; aussi le mot du guet pour eux est *absent*. C'est plus fort qu'une maladie, qui ne dispense pas toujours de parler.

On dit indisposition, et non pas maladie, parceque ce dernier mot entraîne quelque chose de sérieux et de grave qui commande l'attention, tan-

dis que l'autre suppose une petite affection fort légère, dont la guérison tient à la volonté, mais qui est toujours suffisante pour se dispenser de ses devoirs, et se refuser aux importuns. Ceux-ci auraient beau vous voir brillant de fraîcheur et de santé dans les promenades et les spectacles, et fussiez-vous face à face, vous êtes censés invisibles pour eux; il est de leur honnêteté de le croire, et de ne pas faire voir qu'ils sont présens.

Toutes ces maladies ne portent aucun préjudice au bien public ni à la santé de ceux qui les ont; c'est tout simplement une honnête excuse pour les circonstances qui ne souffrent point de dérangement. Et, dans le fond, bienheureux celui qui peut s'en servir, c'est signe qu'il a de quoi; car n'est pas indisposé qui veut, et tel pauvre diable qui aurait bien envie de l'être pour se reposer, est souvent

obligé de mourir de peine et de travail pour avoir de quoi vivre.

Paris offre des vues immenses à l'œil observateur; les maladies surtout pourraient faire l'histoire de toute la nation : elles tiennent tellement aux mœurs et aux habitudes, qu'avec la topographie médicale d'une ville on peut faire sa description physique, morale et politique, sans s'éloigner beaucoup de la vérité.

Outre les maladies d'adoption dont je t'ai parlé plus haut, il y en a qui sont véritables, et comme la guérison de celles-ci ne dépend pas de la volonté de ceux qui les ont, elles sont du ressort des médecins, qui de leur côté sont tellement habitués à tout cela, qu'en apprenant le nom de leurs pratiques ils savent déjà celui de la maladie; car chaque classe de citoyens a des affections graves qui lui sont particulières, et qu'il est fort intéressant de considérer. Par exemple :

Les indigestions, la goutte, la pierre, les apoplexies n'appartiennent qu'aux gens riches et quelquefois aux gens d'esprit; ces maladies leur sont propres, pour ainsi dire, et tiennent à leur rang. Il serait ridicule à un sot de mourir apoplectique, tout comme à un pauvre de mourir d'indigestion. Les gros rhumes, les fièvres, les hydropisies, les fractures, la gale sont les maladies de ces derniers, et chacune d'elles n'est pas moins intéressante par les diverses saisons où elle se manifeste. C'est ainsi qu'on voit les maladies cutanées en été, la fièvre tierce au printemps, la quarte en automne, les rhumes en hiver, et la vermine en tout temps.

Paris est admirable pour fournir des sujets d'instruction.

Mais, à propos, en parlant des malades, disons quelque chose de ceux qui concourent à les guérir. Pourquoi les hommes ont-ils plus de confian

dans les vieux médecins, et les femmes dans les jeunes : pourquoi? je le sais bien, et cela n'est pas difficile à deviner; mais si cela n'était pasainsi, je regarderais les préférences de médecins d'après leur âge, comme un préjugé, parcequ'il est certain qu'un homme instruit de soixante ans n'était point un ignorant dans sa jeunesse, tout comme il est très-vrai que celui qui est un sot à vingt-quatre ans est sûr de l'être toute sa vie.

Pourquoi les apothicaires aiment-ils mieux s'appeler pharmaciens; le mot d'*apotheca* n'est-il pas aussi noble que celui de *pharmaca*, qu'a-t-il qui puisse faire rougir? Apothicaires ou pharmaciens, pharmaciens ou apothicaires, n'ont-ils pas le même emploi? le ciel ne les a-t-il pas tous dévoués au ministère benin de soulager la nature, quand elle s'embarrasse ou se ralentit dans ses fonctions?

Pourquoi?... Ah! j'aurais bien des choses à dire.

LETTRE XXXV.

CHACAS, à BADÉ.

De Paris à Oningo.

A BIEN examiner les choses, c'est une erreur dans la physiologie que de faire des distinctions de tempérament : cela suppose des différences dans l'exercice des fonctions de la vie; cela fait naître l'idée d'un état de santé qui n'est point dans l'ordre de la nature. L'homme de tous les climats est une seule et unique espèce, qui ne doit avoir qu'un seul et même mode d'existence; tout ce qui tend à le faire changer doit être regardé comme cause de maladie, et tout changement doit être considéré comme la maladie elle-même. Ainsi l'homme qui a le teint trop coloré, les yeux vifs, l'humeur gaie, vive et légère, a besoin

des bains et de la saignée; il est sanguin, il aurait tort de s'appeler bien portant, parcequ'il a une forte disposition aux hémorragies de toute espèce et à la consomption pulmonaire: or la bonne santé ne porte avec elle aucune mauvaise disposition. Que celui qui est maigre, mince, qui a la peau jaune, les idées vives, le caractère prompt, inquiet, turbulent, enfin qui a un tempérament chaud et sec, ce qui tient à la bile; que cet homme, dis-je, soit bien purgé, baigné et rafraîchi autant de fois qu'il le faudra. Par la même raison, qu'on fasse marcher au soleil, qu'on fasse travailler celui qui est phlegmatique, afin de prévenir chez lui les empâtemens et les hydropisies; car la médecine ne doit pas seulement guérir, mais aussi prévenir les maladies Quant à ceux qu'on nomme mélancoliques, on commence à les regarder comme malades et à les traiter comme tels;

c'est déjà un pas fait vers la vérité ; si dans quelque temps on peut en faire encore un autre, on traitera aussi tous les autres tempéramens, et il n'y aura plus qu'une seule manière d'être en bonne santé.

Je sais que cette opinion passera pour erreur aux yeux de cinquante petits physiologistes, qui mettent toute leur sagacité à multiplier les idiosyncrases au lieu de les réduire, et que mille routiniers en pratique et même en théorie, crieront que la médecine est renversée, si l'on confond ce qu'elle doit distinguer avec tant de soin dans le traitement des maladies, fondés sur cette assertion : « Il faut traiter les malades suivant l'âge, le sexe, le tempérament. » J'en conviens le premier, et très-fortement ; mais je répéterai encore plus fortement, que ce mot de tempérament doit être exclu de la physiologie.

Je n'ai qu'un regret, celui de voir

des hommes célèbres se laisser entraî-ner dans les hypothèses que l'habitude seule a sanctifiées : mais ils sont persuadés, ensuite ils persuadent les autres, et s'enfoncent tellement avec eux dans les illusions de l'erreur qu'ils croient y trouver des vérités. Il faudrait les régénérer et commencer par leur faire apprendre le contraire de ce qu'ils savent, peut-être approcheraient-ils mieux du but; et encore pour cela la science n'en serait pas mieux en sûreté, car partout où il ne faut que du jugement et de l'observation, si le génie vient à s'en mêler, le fruit de plusieurs siècles est perdu, il faut recommencer de nouveau. En un mot, rien n'est si dangereux en médecine que le génie; il change tout, et par malheur il prouve encore qu'il a raison de tout changer. C'est un éclair subit qui donne une lumière pénétrante, et qui n'a d'autre effet que de rendre la nuit plus obscure. Je le ré-

pète, il y a mille millions d'hommes sur terre, il n'y a qu'un seul tempérament, ou bien il y en a mille millions.

Au reste, je me suis chargé de t'apprendre quelles sont les opinions du siècle, et la société qui m'envoie veut que j'y joigne la mienne par comparaison; tu sais que je puise dans la nature, Badé, mais je puis me tromper : elle est ouverte à ses regards comme aux mieux, il lui sera facile de rectifier mes erreurs; ses membres ne sont pas détournés de l'étude par mille objets étrangers qui m'assiégent ici. Adieu; rappelle-moi dans leurs souvenirs.

LETTRE XXXVI.

CHACAS, à BADÉ.

De Paris à Oningo.

VOICI l'opinion d'un vieux médecin politique sur l'avantage qu'on retirerait de l'application de la médecine aux peuples, et à ceux qui les gouvernent, pour les rendre gens de bien quand ils ne le sont pas.

« On ne fait pas attention que les médecins des potentats pourraient jouer un rôle très-important dans les affaires des gouvernemens, si l'amour de l'humanité animait véritablement ceux qui prennent si souvent le titre de philantropes.

» Maîtres de la santé des princes et des rois, il ne tiendrait qu'à eux d'amollir, de tempérer, d'adoucir l'âpreté,

la violence ou la cruauté de leur caractère; de diriger par des soins étudiés les démarches de l'esprit, si dépendant de la constitution du corps. Ne serait-il pas aussi honorable pour la médecine de rendre à un peuple malheureux l'abondance et la paix, que de le guérir quand il souffre? Ne serait-il pas d'une grande ame que celle qui découvrirait dans un prince jeune et bouillant l'impétueuse ardeur de faire des conquêtes, et saurait tempérer cette impétuosité de courage par l'émission d'un sang trop effervescent? Quels services n'auraient pas rendus à l'humanité les médecins qui auraient baigné et rafraîchi Sylla, Néron, Attila, Alexandre VI?

» Si je parlais publiquement, plus d'un médicastre tournerait en ridicule une semblable opinion, parcequ'il ne conçoit pas qu'on puisse guérir un homme qui n'a que l'esprit malade, mais dont le corps jouit d'une bonne

santé; il ne croit pas qu'on doive employer les bains et la saignée ailleurs que dans une maladie inflammatoire, parcequ'il n'a appris que cela et qu'il n'en pourrait pas apprendre davantage. Cela le flatte de pouvoir dire: cette théorie est celle d'un extravagant; mais un homme qui est médecin autant qu'il faut l'être pour ne pas déshonorer l'art, conviendra qu'en purgeant bien ou en saignant bien un homme de mauvais penchant, suivant les indications morales, il n'aura pas la hardiesse ou la force de commettre le crime.

J'ai lu quelque part qu'un avare sordide devenait libéral lorsqu'il prenait des bains, et que sa famille lui en conseillait souvent l'usage: il n'y a rien là d'étonnant; c'est une suite de cette théorie tant rebattue de l'influence du physique sur le moral, et qu'aujourd'hui on admet universellement. Guérir un ambitieux, un colère, un

ensuel, c'est faire l'application de ces mêmes principes. On sait que sur cent criminels exécutés il se trouve à peu-près une femme ou deux; c'est que leurs humeurs, ainsi que tout leur corps présentent plus de douceur et de calme; elles n'ont pas cette énergie, cette force qui font les grands coupables, aussi ont-elles moins besoin de ce traitement que les hommes. Si je ne m'étais pas interdit le vil usage des citations, je rapporterais un grand nombre de faits pour venir à l'appui de mon opinion; je pourrais entre autres citer Aulugelle, qui dit qu'on fesait saigner les soldats Romains lorsqu'ils avaient commis quelques fautes, afin sans doute d'en empêcher la récidive.

Une chose digne de remarque fait voir que tous les hommes qui s'élèvent au-dessus du commun par leurvices, leurs vertus ou leurs talens, deviennent différens de ce qu'ils ont été,

seulement par leur manière de vivre ou par leur changement de fortune; c'est ainsi que l'on voit les gens de lettres ne plus travailler pour la science qui les a illustrés dès qu'ils sont entrés dans les affaires du gouvernement. Pourquoi? le voici :

Un homme, par des travaux forcés, des études opiniâtres, parvient dans le monde littéraire; il fait un livre qui lui coûte beaucoup de peine, mais dont le résultat surpasse son attente : tout le monde le lit, l'admire, le regarde comme un chef-d'œuvre et son auteur comme un homme de génie. Son nom perce à la cour, le prince veut le voir, il lui donne une charge pour l'encourager à de nouvelles productions; mais il en arrive tout le contraire; notre homme, devenu puissant, quitte ses anciens travaux, se jette dans la politique, l'ambition lui tourne la tête; c'était un savant, ce n'est plus qu'un sot.

Nous voyons cela tous les jours. Le génie ne se plaît que dans un corps sec et maigre, et c'est l'étouffer que de trop restaurer sa demeure : il ne faut à un savant que du papier, de l'encre, de la gloire et du pain.

LETTRE XXXVII.

OURA, à CHACAS.

De Montpellier à Paris.

Me voila à Montpellier. Je suis arrivé dans cette ville comme un voyageur ardent dont l'imagination montée par la lecture des poëtes, croit encore trouver Illion, Carthage ou Athènes, et ne trouve, hélas ! que des ruines.... Qu'il est malheureux d'être détrompé ! Oui, si cette école autrefois célèbre n'eût été aujourd'hui qu'un être chimérique, je l'estimerais encore. La

connaissance des choses est dangereuse lorsqu'elle trompe l'attente de l'esprit, et si le mien n'avait été prévenu par une réputation menteuse, j'aurais pu voir une école simple, modeste, bornée à de petites ressources d'instruction, chancelante, mais soutenue par le zèle d'estimables professeurs.

On se plaît à voir les lieux où vécurent d'illustres médecins : là, Bordeu présidait ; là, Leroi parlait ; là, Fizes... Cependant on trouve encore des hommes recommandables à qui l'on doit savoir gré de l'attachement qu'ils ont pour une école anéantie par les révolutions politiques et scientifiques, quoiqu'on puisse leur reprocher vivement de corrompre leurs élèves par trop de facilité et d'indulgence dans leurs actes de réception. La paresse et l'ignorance également autorisée, en trouvant grace devant d'habiles examinateurs, inondent les provinces méridionales sous le titre jadis estimé de médecin de

Montpellier. L'humanité crie à ces illustres professeurs de lui sacrifier leur intérêt particulier, et la gloire de leur école, qui ne peut subsister depuis que l'ambitieuse capitale de l'Europe est devenue à jamais celle de toutes les sciences, et depuis qu'elle ne peut souffrir ni concurrence ni rivalité dans l'art de guérir, puisqu'il exige une immensité de connaissances qu'on ne trouve que dans son sein.

J'ai assisté à quelques examens, et j'ai maudit la loi qui oblige à les rendre publics; j'ai honte quand j'y pense, comme si cela m'avait compris.

Cela ne tient pas à l'organisation des cerveaux de la Provence et du Languedoc, qui sont aussi bien disposés que ceux de la Bourgogne et de la Normandie; mais bien à la loi du 19 ventose, qui exige des choses impossibles, ou plutôt des études qui ne sont possibles qu'à Paris.

Le premier examen pour le doctorat

comprend non-seulement l'anatomie, mais encore toutes les sciences naturelles qui établissent des rapports entre l'homme et tous les êtres organisés. L'école de Montpellier abrège les longues études qu'un semblable examen nécessite, et se borne tout simplement à de petites conférences sur la nomenclature des os, à-peu-près comme les femmes de nos artistes font lorsquelles dessinent des *académies.*

Le deuxième roule sur la pathologie et la nosologie. Je ne conçois pas trop quelle espèce de pathologie l'on peut faire lorsqu'on est borné à un fort petit nombre de malades, et que l'anatomie pathologique est entièrement inconnue; je doute beaucoup qu'en explorant ce malade on ne place, par inadvertance, le foie à gauche et la rate à droite. Il est vrai qu'Hippocrate n'était pas fort sur l'anatomie; mais c'est que de son temps l'on n'en savait

pas

pas d'avantage, et si cette science avait été enseignée à Cnide, sans doute il aurait quitté Cos pour aller s'y instruire. Mais je m'apperçois que je m'écarte de mon sujet ; Hippocrate n'y a aucun rapport

Le troisième comprend l'histoire naturelle médicale, la chimie, la pharmacie. Que de choses ! c'est appeller toute la nature à son secours. Cependant un candidat, à Montpellier, ne les connaît pas mieux qu'un garçon apothicaire à Paris ; encore celui-ci a quelquefois trempé ses mains dans un baquet pneumato-chimique, il sait de la chimie enfin ; à la vérité ce n'est pas grand chose, mais c'est toujours une différence entre lui et le candidat.

Le quatrième a lieu sur l'hygiène et la médecine légale ; l'hygiène est une science universelle qui comprend elle-même toutes les autres sciences. Ces dernières, où se trouvent-elles

et parconséquent où se trouve l'hygiène? Quant à la médecine légale, puisqu'elle est entièrement fondée sur l'anatomie, nous dirons que c'est une science occulte pour Montpellier.

Le cinquième sur la clinique. Cette partie n'est que le résultat de toutes les autres; envain crie-t-on qu'elle seule est essentielle, on peut répondre avec le grand Bacon : Le défaut de principes est une source de bévues. Mais puisque l'école du Midi, n'adoptant que la clinique, cherche à se convaincre de l'inutilité des autres parties, il serait peut-être mieux de lui dire : *Ces raisins sont trop verts.*

Il faut cependant que je te parle de la ville elle-même. Elle est toute médicale; l'art de guérir y est si universel qu'il semble tenir à l'air qu'on y respire : manœuvres, artisans, magistrats, femmes, enfans, tous connaissent Hippocrate par lecture ou par ouï-dire; mais semblable aux épidé-

mies ou à ces maladies contagieuses dont le virus s'affaiblit à mesure qu'il devient plus général ou plus commun, la médecine prostituée n'offre plus aux philantropes qu'une science faible, altérée et couverte spécieusement sous le voile de son antique splendeur.

Si les jeunes médecins qui sortent de Montpellier conservent encore l'orgueil doctoral jadis attaché à la célébrité de son école, néanmoins la curiosité de voir une ville dont le nom retentissait sans cesse à leurs oreilles, les amène enfin dans ce Paris, où l'on ne parle jamais de Montpellier que pour déplorer les ravages du temps, qui anéantit jusqu'aux sciences ; et ceux qui ont vraiment l'amour de l'humanité, honteux d'avoir un titre sans mérite, viennent étudier quelques années, sans quitter cependant la bonne opinion qu'il ont d'eux ; car, persuadés qu'ils possèdent la médecine

parfaitement, ils viennent, disent-ils, se perfectionner dans la chirurgie : ils ne connaissent pas mieux l'une que l'autre.

Au surplus, cela ne s'entend que du plus grand nombre, et non pas de la totalité; et comme partout ceux que le ciel a doué du génie s'élèvent au-dessus du commun, malgré les obstacles, et illustrent l'école d'où ils sont sortis.

Nous hasardons quelques lettres d'une correspondance beaucoup plus étendue, que nous publierons en entier si cet essai plaît au public. (*Note de l'Editeur.*)

TABLE DES LETTRES.

FIN DE LA TABLE.